MARINE BIOLOGICAL
WOODS HOLE
LIBRARY
Mass.

RECUEIL

DES

ÉLOGES HISTORIQUES

PRONONCÉS

A L'INSTITUT NATIONAL,

PAR G. CUVIER,

PENDANT SON PREMIER SECRÉTARIAT.

PARIS, BAUDOUIN.

AN XI.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

DAUBENTON,

Lue à la séance publique de l'Institut national de France du 15 germinal an 8,

PAR G. CUVIER,

L'un des secrétaires de la classe des sciences mathématiques et physiques.

PARIS.

BAUDOUIN, IMPRIMEUR DE L'INSTITUT NATIONAL.

GERMINAL AN IX.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

DAUBENTON,

Louis-Jean-Marie Daubenton, membre du Sénat conservateur de la République, et de l'Institut national, professeur au Muséum d'histoire naturelle et au Collége de France, des Académies et sociétés savantes de Berlin, de Pétersbourg, de Londres, de Florence, de Lausanne, de Philadelphie, de la Société des naturalistes de Paris, de la Société philomathique, de celle des pharmaciens, du Lycée d'Angers, auparavant pensionnaire anatomiste de l'Académie des sciences, et garde et démonstrateur du Cabinet d'histoire naturelle, naquit à Montbar, département de la Côte-d'Or, le 29 mai 1716, de Jean Daubenton, notaire en ce lieu, et de Marie Pichenot.

Il se distingua dès son enfance par la douceur de ses mœurs et par son ardeur pour le travail, et il obtint aux Jésuites de Dijon, où il fit ses premières

études, toutes ces petites distinctions qui sont si flatteuses pour la jeunesse, sans être toujours les avant-coureurs de succès plus durables. Il se les rappeloit encore avec plaisir à la fin de sa vie, et il en conserva toujours les témoignages écrits.

Ayant fait ce qu'on nommoit alors la philosophie aux Dominicains de la même ville, son père, qui le destinoit à l'état ecclésiastique, dont il lui avoit fait prendre l'habit dès l'âge de douze ans, l'envoya à Paris pour y étudier la théologie; mais, inspiré par un pressentiment de ce qu'il devoit être un jour, il s'y livra en secret à l'étude de la médecine. Il suivit aux écoles de la Faculté les leçons de Baron, de Martinenq et de Col de Villars, et, dans ce même Jardin des plantes qu'il devoit tant illustrer par la suite, celles de Winslow, d'Hunauld et d'Antoine de Jussieu. La mort de son père, qui arriva en 1736, lui ayant laissé la liberté de suivre ouvertement son penchant, il prit ses degrés à Reims en 1740 et 1741, et retourna dans sa patrie, où il auroit sans doute borné son ambition à l'exercice de la médecine, si un hasard heureux ne l'eût amené sur un théâtre plus brillant.

La petite ville qui l'avoit vu naître, avoit aussi produit un homme qu'une fortune indépendante, une santé robuste, les agrémens du corps et de l'esprit, un goût violent pour les plaisirs, sembloient destiner à toute autre carrière qu'à celle des sciences, et qui s'y trouvoit cependant sans cesse ramené par la force irrésistible de son génie.

Buffon (c'étoit cet homme), long-temps incertain de l'objet auquel il appliqueroit ses forces, essaya tour à tour de la géométrie, de la physique, de l'agriculture. Enfin Dufay son ami, qui venoit, pendant sa courte administration, de relever le Jardin des plantes de l'état de délabrement où l'avoit laissé l'incurie des premiers médecins qui en étoient alors surintendans nés, lui ayant fait avoir la survivance de sa charge, et étant mort peu de temps après, le choix de Buffon se fixa pour toujours sur l'histoire naturelle, et il vit s'ouvrir devant lui cette immense carrière qu'il a parcourue avec tant de gloire.

Il en mesura d'abord toute l'étendue : il vit d'un coup d'œil ce qu'il y avoit à faire, ce qu'il étoit en son pouvoir de faire, et ce qui exigeoit des secours étrangers.

Surchargée dès sa naissance par l'indigeste érudition des Aldrovande, des Gessner, des Jonston, l'histoire naturelle s'étoit ensuite desséchée, pour ainsi dire, sous le ciseau des nomenclateurs; les Ray, les Klein, Linneus même alors, n'offroient plus que des catalogues décharnés, écrits dans une langue barbare, et qui, avec leur apparente précision, avec le soin que leurs auteurs paroissoient avoir mis à n'y placer que ce qui pouvoit être à chaque instant vérifié par l'observation, n'en recéloient pas moins une multitude d'erreurs, et dans les détails, et dans les caractères distinctifs, et dans les distributions méthodiques.

Rendre la vie et le mouvement à ce corps froid et

inanimé ; peindre la nature telle qu'elle est, toujours jeune, toujours en action ; esquisser à grands traits l'accord admirable de toutes ses parties, les lois qui les tiennent enchaînées en un système unique ; faire passer dans ce tableau toute la fraîcheur, tout l'éclat de l'original : telle étoit la tâche la plus difficile de l'écrivain qui voudroit rendre à cette belle science le lustre qu'elle avoit perdu ; telle étoit celle où l'imagination ardente de Buffon, son génie élevé, son sentiment profond des beautés de la nature, devoient immanquablement le faire réussir.

Mais si la vérité n'avoit pas fait la base de son travail, s'il avoit prodigué les brillantes couleurs de sa palette à des dessins incorrects ou infidèles, s'il n'avoit combiné que des faits imaginaires, il auroit bien pu être un écrivain élégant, un poète ingénieux ; mais il n'auroit jamais été un naturaliste, il n'auroit jamais pu aspirer au rôle qu'il ambitionnoit de réformateur de la science.

Il falloit donc tout revoir, tout recueillir, tout observer ; il falloit comparer les formes, les dimensions des êtres ; il falloit porter le scalpel dans leur intérieur, et dévoiler les parties les plus cachées de leur organisation. Buffon sentit que jamais son esprit impatient ne lui permettroit ces travaux pénibles et obscurs, et que la foiblesse même de sa vue lui interdiroit l'espoir de s'y livrer avec succès. Il chercha un homme qui joignît à la justesse d'esprit et à la finesse du tact nécessaire pour ce genre de recherches, assez de modestie, assez

de dévouement, pour se contenter d'un rôle secondaire en apparence, pour n'être en quelque sorte que son œil et sa main; et cet homme, il le trouva dans le compagnon des jeux de son enfance, dans Daubenton.

Mais il trouva en lui plus qu'il n'avoit cherché, plus même qu'il ne croyoit lui être nécessaire; et ce n'est pas dans la partie où il demandoit ses secours, que Daubenton lui fut le plus utile. En effet, on peut dire que jamais association ne fut mieux assortie. Il existoit au physique et au moral, entre les deux amis, ce contraste parfait qu'un de nos plus aimables écrivains assure être nécessaire pour rendre une union durable, et chacun d'eux sembloit avoir reçu précisément les qualités propres à tempérer celles de l'autre par leur opposition.

Buffon, d'une taille vigoureuse, d'un aspect imposant, d'un naturel impérieux et porté aux passions, avide d'une jouissance prompte dans les recherches de l'esprit comme dans les plaisirs, sembloit vouloir deviner la vérité, et non l'observer. Son imagination venoit à chaque instant se placer entre la nature et lui, et son éloquence sembloit s'exercer contre sa raison avant de s'employer à entraîner celle des autres.

Daubenton, d'un tempérament foible, d'un regard doux, d'une modération qu'il devoit à la nature plus encore qu'à la sagesse, portoit dans toutes ses recherches la circonspection la plus scrupuleuse; il ne croyoit, il n'affirmoit que ce qu'il avoit vu et touché; bien éloigné de vouloir persuader par d'autres moyens que

par l'évidence même, il écartoit avec soin de ses discours et de ses écrits toute image, toute expression, propre à séduire ; d'une patience inaltérable, jamais il ne souffroit d'un retard ; il recommençoit le même travail jusqu'à ce qu'il eût réussi à son gré, et, par une méthode trop rare peut-être parmi les hommes occupés de sciences réelles, toutes les ressources de son esprit sembloient s'unir pour anéantir son imagination.

Buffon croyoit n'avoir pris qu'un aide laborieux qui lui applaniroit les inégalités de la route, et il avoit trouvé un guide fidèle qui lui en indiquoit les écarts et les précipices. Cent fois le sourire piquant qui échappoit à son ami lorsqu'il concevoit du doute, le fit revenir de ses premières idées ; cent fois un de ces mots que cet ami savoit si bien placer, l'arrêta dans sa marche précipitée, et la sagesse de l'un s'alliant ainsi à la force de l'autre, parvint enfin à donner à l'histoire des quadrupèdes, la seule qui soit commune aux deux auteurs, cette perfection qui en fait, sinon la meilleure de celles qui entrent dans la grande histoire naturelle de Buffon, du moins celle qui est le plus exempte d'erreurs, et qui restera le plus long-temps classique pour les naturalistes.

C'est donc moins encore par ce qu'il fit pour lui, que par ce qu'il l'empêcha de faire, que Daubenton fut utile à Buffon, et que celui-ci dut se féliciter de se l'être attaché.

Ce fut vers l'année 1742 qu'il l'attira à Paris. La place de garde et démonstrateur du Cabinet d'histoire naturelle étoit presque sans fonctions, et le titulaire,

nommé Noguez, étant absent depuis long-temps, elle étoit remplie de temps à autre par quelqu'une des personnes attachées au jardin. Buffon la fit revivre pour Daubenton, et elle lui fut conférée par brevet en 1745. Ses appointemens, qui n'étoient d'abord que de 500 fr., furent augmentés par degrés jusqu'à 4000 fr. Lorsqu'il n'étoit qu'adjoint à l'Académie des sciences, Buffon, qui en étoit le trésorier, lui fit avoir quelques gratifications. Dès son arrivée à Paris il lui avoit donné un logement. En un mot, il ne négligea rien pour lui assurer l'aisance nécessaire à tout homme de lettres et à tout savant qui ne veut s'occuper que de la science.

Daubenton, de son côté, se livra sans interruption aux travaux nécessaires pour seconder les vues de son bienfaiteur, et il érigea par ces travaux mêmes les deux principaux monumens de sa propre gloire.

L'un de ces monumens, pour n'être pas un livre imprimé, n'en est pas moins un livre très-beau et très-instructif, puisque c'est presque celui de la nature. Je veux parler du Cabinet d'histoire naturelle du Jardin des plantes. Avant Daubenton ce n'étoit qu'un simple droguier, où l'on recueilloit les produits des cours publics de chimie, pour les distribuer aux pauvres qui pouvoient en avoir besoin dans leurs maladies. Il ne contenoit, en histoire naturelle proprement dite, que des coquilles rassemblées par Tournefort, qui avoient servi depuis à amuser l'enfance de Louis XV, et dont plusieurs portoient l'empreinte des caprices de l'enfant royal.

En bien peu d'années il changea totalement de face :

les minéraux, les fruits, les bois, les coquillages, furent rassemblés de toute part et exposés dans le plus bel ordre. On s'occupa de découvrir ou de perfectionner les moyens par lesquels on conserve les diverses parties des corps organisés; les dépouilles inanimées des quadrupèdes et des oiseaux reprirent les apparences de la vie, et présentèrent à l'observateur les moindres détails de leurs caractères, en même temps qu'ils firent l'étonnement des curieux par la variété de leurs formes et l'éclat de leurs couleurs.

Auparavant, quelques riches ornoient bien leurs cabinets de productions naturelles; mais ils en écartoient celles qui pouvoient en gâter la symétrie et leur ôter l'apparence de décoration : Quelques savans recueilloient les objets qui pouvoient aider leurs recherches ou appuyer leurs opinions; mais, bornés dans leur fortune, ils étoient obligés de travailler long-temps avant de compléter même une branche isolée : Quelques curieux rassembloient des suites qui satisfaisoient leurs goûts; mais ils s'arrêtoient ordinairement aux choses les plus futiles, à celles qui étoient plus propres à flatter la vue qu'à éclairer l'esprit : les coquillages les plus brillans, les agathes les plus variées, les gemmes les mieux taillées, les plus éclatantes, faisoient ordinairement l'objet de leurs collections.

Daubenton, appuyé par Buffon, et profitant des moyens que le crédit de son ami lui obtint du gouvernement, conçut et exécuta un plan plus vaste : il pensa qu'aucune des productions de la nature ne devoit

être écartée de son temple; il sentit que celles de ces productions que nous regardons comme les plus importantes, ne peuvent être bien connues qu'autant qu'on les compare avec toutes les autres; qu'il n'en est même aucune qui, par ses nombreux rapports, ne soit liée plus ou moins directement avec le reste de la nature. Il n'en exclut donc aucune, et fit les plus grands efforts pour les recueillir toutes; il fit sur-tout exécuter ce grand nombre de préparations anatomiques qui distinguèrent long-temps le Cabinet de Paris, et qui, pour être moins agréables à l'œil du vulgaire, n'en sont que plus utiles à l'homme qui ne veut pas arrêter ses recherches à l'écorce des êtres créés, et qui tâche de rendre l'histoire naturelle une science philosophique, en lui faisant expliquer aussi les phénomènes qu'elle décrit.

L'étude et l'arrangement de ces trésors étoient devenus pour lui une véritable passion, la seule peut-être qu'on ait jamais remarquée en lui. Il s'enfermoit pendant des journées entières dans le Cabinet; il y retournoit de mille manières les objets qu'il y avoit rassemblés; il en examinoit scrupuleusement toutes les parties; il essayoit tous les ordres possibles, jusqu'à ce qu'il eût rencontré celui qui ne choquoit ni l'œil ni les rapports naturels.

Ce goût pour l'arrangement d'un cabinet se réveilla avec force dans ses dernières années, lorsque des victoires apportèrent au Muséum d'histoire naturelle une nouvelle masse de richesses, et que les circonstances permirent de donner à l'ensemble un plus grand déve-

loppement. A quatre-vingt-quatre ans, la tête courbée sur la poitrine, les pieds et les mains déformés par la goutte, ne pouvant marcher que soutenu de deux personnes, il se faisoit conduire chaque matin au Cabinet, pour y présider à la disposition des minéraux, la seule partie qui lui étoit restée dans la nouvelle organisation de l'établissement.

Ainsi c'est principalement à Daubenton que la France est redevable de ce temple si digne de la déesse à laquelle il est consacré, et où l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, de l'étonnante fécondité de la nature, qui a produit tant d'êtres divers, ou de l'opiniâtre patience de l'homme qui a su recueillir tous ces êtres, les nommer, les classer, en assigner les rapports, en décrire les parties, en expliquer les propriétés.

Le second monument qu'a laissé Daubenton, devoit être, d'après son plan primitif, le résultat et la description complète de ce Cabinet; mais des circonstances que nous indiquerons bientôt, l'empêchèrent de pousser cette description plus loin que les quadrupèdes.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser la partie descriptive de l'*Histoire Naturelle*, cet ouvrage aussi immense par ses détails qu'étonnant par la hardiesse de son plan, ni de développer tout ce qu'il contient de neuf et d'important pour les naturalistes. Il suffira, pour en donner une idée, de dire qu'il comprend la description, tant extérieure qu'intérieure, de cent quatre-vingt-deux espèces de quadrupèdes, dont cinquante-huit n'avoient jamais été disséquées, et dont treize n'étoient pas même

décrites extérieurement. Il contient de plus la description extérieure seulement de vingt-six espèces, dont cinq n'étoient pas connues. Le nombre des espèces entièrement nouvelles est donc de dix-huit; mais les faits nouveaux relatifs à celles dont on avoit déja une connoissance plus ou moins superficielle, sont innombrables. Cependant le plus grand mérite de l'ouvrage est encore l'ordre et l'esprit dans lequel sont rédigées ces descriptions, et qui est le même pour toutes les espèces. L'auteur se plaisoit à répéter qu'il étoit le premier qui eût établi une véritable anatomie comparée, et cela étoit vrai dans ce sens, que toutes ses observations étant disposées sur le même plan, et que leur nombre étant le même pour le plus petit animal comme pour le plus grand, il est extrêmement facile d'en saisir tous les rapports; que, ne s'étant jamais astreint à aucun système, il a porté une attention égale sur toutes les parties, et qu'il n'a jamais dû être tenté de négliger ou de masquer ce qui n'auroit pas été conforme aux règles qu'il auroit établies.

Quelque naturelle que cette marche doive paroître aux personnes qui n'en jugent que par le simple bon sens, il faut bien qu'elle ne soit pas très-facile à suivre, puisqu'elle est si rare dans les ouvrages des autres naturalistes, et qu'il y en a si peu, par exemple, qui aient pris la peine de nous donner les moyens de placer les êtres qu'ils décrivent, autrement qu'ils ne le sont dans leurs systêmes.

Aussi cet ouvrage de Daubenton peut-il être considéré comme une mine riche où tous ceux qui s'occupent des quadrupèdes sont obligés de fouiller, et d'où plusieurs ont tiré des choses très-précieuses, sans s'en être vantés. Il suffit quelquefois de faire un tableau de ses observations, de les placer sous certaines colonnes, pour obtenir les résultats les plus piquans ; et c'est ainsi qu'on doit entendre ce mot de Camper, que *Daubenton ne savoit pas toutes les découvertes dont il étoit l'auteur.*

On lui a reproché de n'avoir pas tracé lui-même le tableau de ces résultats. C'étoit avec une pleine connoissance de cause qu'il s'étoit refusé à un travail qui auroit flatté son amour-propre, mais qui auroit pu le conduire à des erreurs. La nature lui avoit montré trop d'exceptions, pour qu'il se crût permis d'établir une règle, et sa prudence a été justifiée, non seulement par le mauvais succès de ceux qui ont voulu être plus hardis que lui, mais encore par son propre exemple : la seule règle qu'il ait osé tracer, celle du nombre des vertèbres cervicales dans les quadrupèdes, s'étant trouvée démentie sur la fin de ses jours.

Un autre reproche fut celui d'avoir trop resserré ses anatomies, en les bornant à la description du squelette et à celle des viscères, sans traiter des muscles, des vaisseaux, des nerfs ni des organes extérieurs des sens ; mais on ne prouvera qu'il lui étoit possible d'éviter ce reproche, que lorsqu'on aura fait mieux que lui, dans

le même temps et avec les mêmes moyens. Il est certain du moins qu'un de ses élèves qui a voulu étendre son cadre, ne l'a presque rempli qu'avec des compilations la plupart insignifiantes.

Aussi Daubenton ne tarda-t-il pas, sitôt que son ouvrage eut paru, d'obtenir les récompenses ordinaires de toutes les grandes entreprises, de la gloire et des honneurs, des critiques et des tracasseries ; car, dans la carrière des sciences, il est moins difficile peut-être d'arriver à la gloire et même à la fortune, que de conserver sa tranquillité lorsqu'on y est parvenu.

Réaumur tenoit alors le sceptre de l'histoire naturelle : jamais personne n'avoit porté plus loin la sagacité dans l'observation ; jamais personne n'avoit rendu la nature plus intéressante, par la sagesse et l'espèce de prévoyance de détail, dont il avoit trouvé des preuves dans l'histoire des plus petits animaux. Ses mémoires sur les insectes, quoique diffus, étoient clairs, élégans, et pleins de cet intérêt qui vient de la curiosité, sans cesse piquée par des détails nouveaux et singuliers ; ils avoient commencé à répandre parmi les gens du monde le goût de l'étude de la nature.

Ce ne fut pas sans quelque chagrin que Réaumur se vit éclipsé par un rival dont les vues hardies et le style magnifique excitoient l'enthousiasme du public et lui inspiroient une sorte de mépris pour des recherches en apparence aussi minutieuses que celles dont les insectes sont l'objet. Il témoigna sa mauvaise humeur d'une

manière un peu vive (1); on le soupçonna même d'avoir contribué à la publication de quelques lettres critiques (2) où l'on vouloit opposer à l'éloquence du peintre de la nature les discussions d'une obscure métaphysique, et où Daubenton, dans lequel Réaumur croyoit voir le seul appui solide de ce qu'il appeloit les prestiges de son rival, n'étoit pas épargné. L'Académie fut quelquefois témoin de querelles plus directes, dont le souvenir ne nous est point entièrement parvenu, mais qui furent si fortes, que Buffon fut

---

(1) Voyez, dans les *Mémoires de l'Académie* pour 1746, p. 483, un mémoire de Réaumur *sur la manière d'empêcher l'évaporation des liqueurs spiritueuses dans lesquelles on veut conserver des objets d'histoire naturelle.* Il s'y plaint violemment de ce que Daubenton avoit publié, dans le tome III de l'*Histoire naturelle*, un extrait de ce mémoire avant qu'il fût imprimé.

(2) *Lettres à un Américain, sur l'Histoire naturelle générale et particulière de M. de Buffon*, première partie, Hambourg (Paris), 1751; seconde, troisième parties, *ibid. eod. ann.* C'est dans la neuvième lettre de cette troisième partie qu'on montre le plus l'intention de défendre Réaumur contre Buffon. — *Lettres, etc. sur l'Histoire naturelle de M. de B. et sur les obsesvations microscopiques de M. Needham*, quatrième partie, *ibid. eod. ann.* C'est dans la dixième lettre que l'on critique Daubenton sur l'arrangement du Cabinet du roi, et qu'on lui oppose celui de M. de Réaumur. Cinquième partie, même titre et même année. Puis, *Suite des lettres, etc. sur les quatrième et cinquième vol. de l'Hist. nat. de M. de Buffon, et sur le Traité des animaux de M. l'abbé de Condillac*, sixième partie, Hambourg, 1756. Le titre et la date restent les mêmes pour la septième, la huitième et la neuvième partie, qui est la dernière.

L'auteur, ex-oratorien, natif de Poitiers, se nommoit *l'abbé Delignac*: il étoit très-lié avec Réaumur. On a encore de lui, *Mémoires pour l'histoire des araignées aquatiques*, etc.

obligé d'employer son crédit auprès de la favorite d'alors pour soutenir son ami, et pour le faire arriver aux degrés supérieurs qui étoient dus à ses travaux.

Il n'est point d'hommes célèbres qui n'aient éprouvé de ces sortes de désagrémens ; car, dans tous les régimes possibles, il n'y a jamais d'homme de mérite sans quelques adversaires ; et ceux qui veulent nuire ne manquent jamais de quelques protecteurs.

Le mérite fut d'autant plus heureux de ne point succomber dans cette occasion, qu'il n'étoit pas de nature à frapper la foule. Un observateur modeste et scrupuleux ne pouvoit captiver ni le vulgaire, ni même les savans étrangers à l'histoire naturelle ; car les savans jugent toujours comme le vulgaire les ouvrages qui ne sont pas de leur genre, et le nombre des naturalistes étoit alors très-petit. Si le travail de Daubenton avoit paru seul, il seroit resté dans le cercle des anatomistes et des naturalistes, qui l'auroient apprécié à sa juste valeur, et leur suffrage déterminant celui de la multitude, celle-ci auroit respecté l'auteur sur parole, comme ces dieux inconnus d'autant plus révérés que leur sanctuaire est plus impénétrable : mais, marchant à côté de l'ouvrage de son brillant émule, celui de Daubenton fut entraîné sur la toilette des femmes et dans le cabinet des littérateurs. La comparaison de son style mesuré et de sa marche circonspecte avec la poésie vive et les écarts hardis de son rival, ne pouvoit être à son avantage ; et les détails minutieux de mesures et de descriptions dans lesquels il entroit, ne pouvoient racheter

auprès de pareils juges l'ennui dont ils étoient nécessairement accompagnés.

Ainsi, lorsque tous les naturalistes de l'Europe recevoient avec une reconnoissance mêlée d'admiration les résultats des immenses travaux de Daubenton, lorsqu'ils donnoient à l'ouvrage qui les contenoit, et par cela seulement qu'il les contenoit, les noms d'*ouvrage d'or*, d'*ouvrage vraiment classique* (1), on chansonnoit l'auteur à Paris; et quelques-uns de ces flatteurs qui rampent devant la renommée comme devant la puissance, parce que la renommée est aussi une puissance, parvinrent à faire croire à Buffon qu'il gagneroit à se débarrasser de ce collaborateur importun. On a même entendu depuis le secrétaire d'une illustre académie assurer que les naturalistes seuls purent regretter qu'il eût suivi ce conseil.

Buffon fit donc faire une édition de l'*Histoire naturelle* en treize volumes in-12, dont on retrancha non seulement la partie anatomique, mais encore les descriptions de l'extérieur des animaux, que Daubenton avoit rédigées pour la grande édition; et comme on n'y substitua rien, il en est résulté que cet ouvrage ne donne plus aucune idée de la forme, ni des couleurs, ni des caractères distinctifs des animaux : en sorte que si cette petite édition venoit à résister seule à la faux du temps, comme la multitude de contrefaçons qu'on en publie aujourd'hui peut le faire craindre, on n'y

(1) Voyez Pallas.

trouveroit pas plus de moyens de reconnoître les animaux dont l'auteur a voulu parler, qu'il ne s'en trouve dans Pline et dans Aristote, qui ont aussi négligé le détail des descriptions.

Buffon se détermina encore à paroître seul dans ce qu'il publia depuis, tant sur les oiseaux que sur les minéraux. Outre l'affront, Daubenton essuyoit par là une perte de 12,000 francs par an. Il auroit pu plaider; mais pour cela il auroit fallu se brouiller avec l'intendant du Jardin du roi, il auroit fallu quitter ce cabinet qu'il avoit créé, et auquel il tenoit comme à la vie : il oublia l'affront et la perte, et il continua à travailler.

Les regrets que témoignèrent tous les naturalistes, lorsqu'ils virent paroître le commencement de l'*Histoire des oiseaux* sans être accompagné de ces descriptions exactes, de ces anatomies soignées qu'ils estimoient tant, durent contribuer à le consoler.

Il auroit eu encore plus de sujets de l'être, si son attachement pour le grand homme qui le négligeoit, ne l'eût emporté sur son amour propre, lorsqu'il vit ces premiers volumes, auxquels Gueneau de Montbéliard ne contribua point, remplis d'inexactitudes et dépourvus de tous ces détails auxquels il étoit physiquement et moralement impossible à Buffon de se livrer.

Ces imperfections furent encore plus marquées dans les supplémens, ouvrages de la vieillesse de Buffon, et où il poussa l'injustice jusqu'à charger un simple dessinateur de la partie que Daubenton avoit si bien exécutée dans les premiers volumes.

Aussi plusieurs naturalistes cherchèrent-ils à remplir ce vide ; et le célèbre Pallas, entre autres, prit absolument Daubenton pour modèle dans ses mélanges et dans ses glanures zoologiques, ainsi que dans son *Histoire des rongeurs*, livres qui doivent être considérés comme les véritables supplémens de Buffon, et comme ce qui a paru de mieux sur les quadrupèdes, après son grand ouvrage.

Tout le monde sait avec quel succès l'illustre continuateur de Buffon, pour la partie des poissons et des reptiles, qui fut aussi l'ami et le collègue de Daubenton, et qui le pleure encore avec nous, a réuni dans ses écrits le double avantage d'un style fleuri et plein d'images, et d'une exactitude scrupuleuse dans les détails, et comment il a su remplacer également bien ses deux prédécesseurs.

Au reste Daubenton oublia tellement les petites injustices de Buffon, qu'il contribua depuis à plusieurs parties de l'*Histoire naturelle*, quoique son nom n'y fût plus attaché, et nous avons la preuve que Buffon a pris connoissance de tout le manuscrit de ses leçons au Collége de France, lorsqu'il a écrit son *Histoire des minéraux*. Leur intimité se rétablit même entièrement et se conserva jusqu'à la mort de Buffon.

Pendant les dix-huit ans que les quinze volumes in-4° de l'*Histoire des quadrupèdes* mirent à paroître, Daubenton ne put donner à l'Académie des sciences qu'un petit nombre de mémoires ; mais il la dédommagea par la suite, et il en existe de lui, tant dans la

collection de l'Académie que dans celle des Sociétés de médecine et d'agriculture, et de l'Institut national, un assez grand nombre qui contiennent tous, ainsi que les ouvrages qu'il a publiés à part, quelques faits intéressans ou quelques vues nouvelles.

Leur seule nomenclature seroit trop longue pour les bornes d'un éloge; contentons-nous d'indiquer sommairement les principales découvertes dont ils ont enrichi certaines branches des connoissances humaines.

En zoologie il a découvert cinq espèces de chauve-souris (1) et une de musaraigne (2), qui avoient échappé avant lui aux naturalistes, quoique toutes assez communes en France.

Il a donné une description complète de l'espèce de chevrotain qui produit le musc, et il a fait des remarques curieuses sur son organisation (3).

Il a décrit une conformation singulière dans les organes de la voix de quelques oiseaux étrangers (4).

Il est le premier qui ait appliqué la connoissance de l'anatomie comparée à la détermination des espèces de quadrupèdes dont on trouve les dépouilles fossiles; et quoiqu'il n'ait pas toujours été heureux dans ses conjectures, il nous a néanmoins ouvert une carrière importante pour l'histoire des révolutions du globe : il a

---

(1) *Mémoires de l'Académie des sciences* pour 1754, p. 237.
(2) *Ibid.* pour 1756, p. 203.
(3) *Ibid.* pour 1772, seconde partie, p. 215.
(4) *Ibid.* pour 1781, p. 369.

détruit pour jamais ces idées ridicules de géans, qui se renouveloient chaque fois qu'on déterroit les ossemens de quelque grand animal (1).

Son tour de force le plus remarquable en ce genre fut la détermination d'un os que l'on conservoit au Garde-meuble comme l'os de la jambe d'un géant. Il reconnut, par le moyen de l'anatomie comparée, que ce devoit être l'os du rayon d'une giraffe, quoiqu'il n'eût jamais vu cet animal et qu'il n'existât point de figure de son squelette. Il a eu le plaisir de vérifier lui-même sa conjecture lorsque, trente ans après, le Muséum a pu se procurer le squelette de giraffe qui s'y trouve aujourd'hui.

On n'avoit avant lui que des idées vagues sur les différences de l'homme et de l'orang-outang; quelques-uns regardoient celui-ci comme un homme sauvage; d'autres alloient jusqu'à prétendre que c'étoit l'homme qui avoit dégénéré, et que sa nature étoit d'aller à quatre pattes. Daubenton prouva, par une observation ingénieuse et décisive sur l'articulation de la tête, que l'homme ne pouvoit marcher autrement que sur deux pieds, ni l'orang-outang autrement que sur quatre (2).

En physiologie végétale, il est le premier qui ait publié la remarque, que tous les arbres ne croissent pas par des couches extérieures et concentriques. Un tronc de palmier, qu'il examina, ne lui montra aucune de ces couches; éveillé par cette observation, il s'aper-

(1) *Mémoires de l'Académie des sciences* pour 1762, p. 206.

(2) *Ibid.* pour 1764, p. 568.

çut que l'accroissement de cet arbre se fait par le prolongement des fibres du centre qui se développent en feuilles. Il expliqua par là pourquoi le tronc du palmier ne grossit point en vieillissant, et pourquoi il est d'une même venue dans toute sa longueur (1) ; mais il ne poussa pas cette recherche plus loin. Le citoyen Desfontaines, qui avoit observé la même chose longtemps auparavant, a épuisé, pour ainsi dire, cette matière en prouvant que ces deux manières de croître distinguent les arbres dont les semences sont à deux cotylédons et ceux qui n'en ont qu'une, et en établissant sur cette importante découverte une division qui sera désormais fondamentale en botanique (2).

Daubenton est aussi le premier qui ait reconnu dans l'écorce, des trachées, c'est-à-dire ces vaisseaux brillans, élastiques et remplis d'air, que d'autres avoient découverts dans le bois.

La minéralogie a fait tant de progrès dans ces dernières années, que les travaux de Daubenton dans cette partie sont presque éclipsés aujourd'hui, et qu'il ne lui restera peut-être que la gloire d'avoir donné à la science celui qui l'a portée le plus loin : c'est lui qui a été le maître du citoyen Haüy. Il a publié cependant des idées ingénieuses sur la formation des albâtres et des stalactites (3), sur les causes des herbo-

(1) Leçons de l'École normale.

(2) *Mémoires de l'Institut national*, classe de physique, t. I.

(3) *Mémoires de l'Académie* pour 1754, p. 237.

risations dans les pierres (1), sur les marbres figurés, et des descriptions de minéraux peu connus aux époques où il les publia (2). Il est vrai que sa distribution des pierres précieuses n'est point conforme à leur véritable nature; mais elle donne du moins quelque précision à la nomenclature de leurs couleurs.

On retrouve plus ou moins, dans tous ces travaux de Daubenton sur la physique, le genre de talent qui lui étoit propre, cette patience qui ne veut point deviner la nature, parce qu'elle ne désespère pas de la forcer à s'expliquer elle-même en répétant ses interrogations, et cette sagacité habile à saisir jusqu'aux moindres signes qui peuvent indiquer une réponse. On reconnoît dans ses travaux sur l'agriculture une qualité de plus, le dévouement à l'utilité publique. Ce qu'il a fait pour l'amélioration de nos laines, lui méritera à jamais la reconnoissance de l'État, auquel il a donné une nouvelle source de prospérité. Il commença ses expériences sur ce sujet en 1766, et les continua jusqu'à sa mort. Favorisé d'abord par Trudaine, il reçut des encouragemens de tous les administrateurs qui succédèrent à cet homme éclairé et patriote, et il y répondit d'une manière digne de lui.

Mettre dans tout son jour l'utilité du parcage continuel; démontrer les suites pernicieuses de l'usage de renfermer les moutons dans des étables pendant l'hiver;

---

(1) *Mémoires de l'Académie* pour 1782, p. 667.

(2) *Ibid.* pour 1781.

essayer les divers moyens d'en améliorer la race ; trouver ceux de déterminer avec précision le degré de finesse de la laine ; reconnoître le mécanisme de la rumination, en déduire des conclusions utiles sur le tempérament des bêtes à laine, et sur la manière de les nourrir et de les traiter ; disséminer les produits de sa bergerie dans toutes les provinces ; distribuer ses béliers à tous les propriétaires de troupeaux ; faire fabriquer des draps avec ses laines, pour en démontrer aux plus prévenus la supériorité ; former des bergers instruits, pour propager la pratique de sa méthode ; rédiger des instructions à la portée de toutes les classes d'agriculteurs : tel est l'exposé rapide des travaux de Daubenton sur cet important sujet. Presque à chaque séance publique de l'Académie il rendoit compte de ses recherches, et il obtenoit souvent plus d'applaudissemens de la reconnoissance des assistans, que ses confrères n'en recevoient de leur admiration pour des découvertes plus difficiles, mais dont l'utilité étoit moins évidente. Ses succès ont été surpassés depuis : les troupeaux entiers que le Gouvernement a fait venir d'Espagne, sur la demande de Tessier ; ceux que Gilbert est allé chercher nouvellement, ont répandu et répandront la belle race avec plus de rapidité que Daubenton ne put le faire avec des béliers seulement : mais il n'en a pas moins donné l'éveil, et fait tout ce que ses moyens rendoient possible.

Il avoit acquis par ces travaux une espèce de réputation populaire qui lui fut très-utile dans une circonstance dangereuse. En l'an 2, à cette époque déja bien

éloignée de nous, où, par un renversement d'idées qui sera long-temps mémorable dans l'histoire, la portion la plus ignorante du peuple eut à prononcer sur le sort de la plus instruite et de la plus généreuse, l'octogénaire Daubenton eut besoin, pour conserver la place qu'il honoroit depuis cinquante-deux ans par ses talens et par ses vertus, de demander à une assemblée qui se nommoit la section des *Sans-Culottes*, un papier dont le nom tout aussi extraordinaire étoit *certificat de civisme*. Un professeur, un académicien, auroit eu peine à l'obtenir : quelques gens sensés, qui se mêloient aux furieux dans l'espoir de les contenir, le présentèrent sous le titre de *berger*, et ce fut le berger Daubenton qui obtint le certificat nécessaire (1) pour le directeur du Muséum national d'histoire naturelle. Cette pièce existe : elle sera un document utile, moins encore pour la vie de Daubenton que pour l'histoire de cette époque funeste.

Ces nombreux travaux auroient suffi pour fatiguer une activité brûlante ; ils ne suffirent point à l'amour

---

(1) Copie figurée du certificat de civisme de Daubenton.

SECTION DES SANS CULOTTE.

Copie de L'Extrait des délibérations de L'assemblée Générale de la Séance du cinq de la première décade du troisième mois de la seconde année de la République françoise une et indivisible.

Appert que d'après le Rapport faite de la société fraternelle de la section des sans culotte sur le bon Civisme et faits d'humanité qu'a toujour témoignés

paisible d'une occupation constante, qui faisoit une partie du caractère de Daubenton.

Depuis long-temps on se plaignoit qu'il n'y eût point en France de leçons publiques d'histoire naturelle : il obtint, en 1773, qu'une des chaires de médecine-pratique du collége de France seroit changée en une chaire d'histoire naturelle, et il se chargea en 1775 de la remplir. L'intendant de Paris, Berthier, l'engagea, en 1783, à faire des leçons d'économie rurale à l'école vétérinaire d'Alfort, dans le même temps où Vic d'Azyr y en donnoit d'anatomie comparée, et le citoyen Fourcroy de chimie.

Il demanda aussi à faire des leçons dans le Cabinet de Paris, où les objets même auroient parlé avec plus de clarté encore que le professeur, et, n'ayant pu y parvenir sous l'ancien régime, il se joignit aux autres employés du Jardin des plantes, pour obtenir de la Convention la conversion de cet établissement en école spéciale d'histoire naturelle.

Daubenton y fut nommé professeur de minéralogie, et il a rempli les fonctions de cette charge jusqu'à sa

---

Le Berger Daubenton L'assemblée Generale arrete unanimement qu'il lui sera accordé, un certificat de Civisme, et le president suivie de plusieurs membre de la dite assemblée lui done lacolade avec toutes les acclamation dues a un vraie modèle d'humanité ce qui a été témoigné par plusieures reprise.

Signé R. G. Dardel, *president.*

Pour extrait conforme.

Signé Dômont, *S.taire*

mort, avec la même exactitude qu'il mettoit à tous ses devoirs.

C'étoit véritablement un spectacle touchant de voir ce vieillard entouré de ses disciples qui recueilloient avec une attention religieuse ses paroles dont leur vénération sembloit faire autant d'oracles, d'entendre sa voix foible et tremblante se ranimer, reprendre de la force et de l'énergie lorsqu'il s'agissoit de leur inculquer quelques-uns de ces grands principes qui sont le résultat des méditations du génie, ou seulement de leur développer quelques vérités utiles.

Il ne mettoit pas moins de plaisir à leur parler qu'ils en avoient à l'entendre : on voyoit, à sa gaîté aimable, à la facilité avec laquelle il se prêtoit à toutes les questions, que c'étoit pour lui une vraie jouissance. Il oublioit ses années et sa foiblesse lorsqu'il s'agissoit d'être utile aux jeunes gens et de remplir ses devoirs.

Un de ses collègues lui ayant offert, lorsqu'il fut nommé sénateur, de le soulager dans son enseignement, *Mon ami*, lui répondit-il, *je ne puis être mieux remplacé que par vous; lorsque l'âge me forcera à renoncer à mes fonctions, soyez certain que je vous en chargerai.* Il avoit quatre-vingt-trois ans.

Rien ne prouve mieux son zèle pour les élèves que les peines qu'il prenoit pour se tenir au courant de la science, et pour ne point imiter ces professeurs qui, une fois en place, n'enseignent chaque année que les mêmes choses. A quatre-vingts ans, on l'a vu se faire expliquer les découvertes d'un de ses anciens élèves,

le citoyen Haüy ; s'efforcer de les saisir pour les rendre lui-même aux jeunes gens qu'il instruisoit. Cet exemple est si rare parmi les savans, qu'on doit peut-être le considérer comme un des plus beaux traits de l'éloge de Daubenton.

Lors de l'existence éphémère de l'École normale, il y fit quelques leçons : le plus vif enthousiasme l'accueilloit chaque fois qu'il paroissoit, chaque fois qu'on retrouvoit dans ses expressions les sentimens dont ce nombreux auditoire étoit animé, et qu'il étoit fier de voir partager par ce vénérable vieillard.

C'est ici le lieu de parler de quelques-uns de ses ouvrages, qui sont moins destinés à exposer des découvertes, qu'à enseigner systématiquement quelque corps de doctrine : tels sont ses articles pour les deux Encyclopédies, sur-tout pour l'Encyclopédie Méthodique, où il a fait les quadrupèdes, les reptiles et les poissons ; son tableau minéralogique, ses leçons à l'École normale. Il a laissé le manuscrit complet de celles de l'École vétérinaire, du collége de France et du Muséum : on doit espérer que le public n'en sera pas privé.

Ces écrits didactiques sont remarquables par une grande clarté, par des principes sains, et par une attention scrupuleuse à écarter tout ce qui est douteux : on a seulement été étonné de voir que le même homme qui s'étoit expliqué avec tant de force contre toute espèce de méthode en histoire naturelle, ait fini par en adopter qui ne sont ni meilleures, ni peut-être aussi bonnes que celles qu'il avoit blâmées.

Enfin, outre ces ouvrages, outre toutes ces leçons, Daubenton avoit encore été chargé de contribuer à la rédaction du *Journal des Savans*; et dans ses dernières années, sur la demande du comité d'instruction publique, il avoit entrepris de composer des élémens d'histoire naturelle à l'usage des Écoles primaires : ces élémens n'ont point été achevés.

On se demande comment, avec un tempérament foible et tant d'occupations pénibles, il a pu arriver sans infirmités douloureuses à une vieillesse si avancée : il l'a du à une étude ingénieuse de lui-même, à une attention calculée d'éviter également les excès du corps, de l'ame et de l'esprit. Son régime, sans être austère, étoit très-uniforme : ayant toujours été dans une honnête aisance, n'estimant la fortune et la grandeur que ce qu'elles valent, il les desira peu. Il eut sur-tout le bon esprit d'éviter l'écueil de presque tous les gens de lettres, cette passion désordonnée d'une réputation précoce; ses recherches furent pour lui un amusement plutôt qu'un travail. Une partie de son temps étoit employée à lire avec son épouse des romans, des contes, et d'autres ouvrages légers; les plus frivoles productions de nos jours ont été lues par lui : il appelloit cela *mettre son esprit à la diète.*

Sans doute que cette égalité de régime, cette constance de santé contribuoient beaucoup à cette aménité qui rendoit sa société si aimable : mais un autre trait de son caractère qui n'y contribuoit pas moins, et qui frappoit tous ceux qui approchoient de lui, c'est la

bonne opinion qu'il paroissoit avoir des hommes ; elle sembloit naturellement venir de ce qu'il les avoit peu vus, de ce qu'uniquement occupé de la contemplation de la nature, il n'avoit jamais pris de part aux mouvemens de la partie active de la société. Mais elle alloit quelquefois à un point étonnant. Cet homme, d'un tact si délicat pour distinguer l'erreur, n'avoit jamais l'air de concevoir le mensonge ; il éprouvoit toujours une nouvelle surprise lorsqu'on lui dévoiloit l'intrigue ou l'intérêt caché sous de beaux dehors. Que cette ignorance fût naturelle en lui, ou qu'il ait renoncé volontairement à connoître les hommes pour s'épargner les peines qui affectent ceux qui les connoissent trop, cette disposition n'en répandoit pas moins sur sa conversation un ton de bonhommie d'autant plus aimable, qu'il contrastoit davantage avec l'esprit et la finesse qu'il portoit dans tout ce qui n'étoit que raisonnement. Aussi suffisoit-il de l'approcher pour l'aimer ; et jamais homme n'a reçu de témoignages plus nombreux de l'affection ou du respect des autres, à toutes les époques de sa vie et sous tous les gouvernemens qui se sont succédés.

On lui a reproché d'avoir souffert des hommages indignes de lui et odieux par les noms seuls de ceux qui les lui rendoient ; mais c'étoit une suite du système qu'il s'étoit fait de juger même les hommes d'État par leurs propres discours, et de ne leur supposer jamais d'autres motifs que ceux qu'ils exprimoient eux-mêmes : méthode dangereuse, sans doute, mais que nous avons un peu trop abandonnée aujourd'hui.

Une autre disposition de son esprit, qui a encore contribué à ces odieuses imputations de pusillanimité ou d'égoïsme qu'on lui a faites même dans des ouvrages imprimés, et qui ne les prouve cependant pas davantage, c'étoit son obéissance entière à la loi, non pas comme juste, mais simplement comme loi. Cette soumission pour les lois humaines étoit absolument du même genre que celle qu'il avoit pour les lois de la nature ; et il ne se permettoit pas plus de murmurer contre celles qui le privoient de sa fortune, ou même de l'usage raisonnable de sa liberté, que contre celles qui lui faisoient déformer les membres par la goutte. Quelqu'un a dit de lui qu'il observoit les nodus de ses doigts avec le même sang-froid qu'il auroit pu faire ceux d'un arbre, et cela étoit vrai à la lettre.

D'ailleurs quand le maintien de sa tranquillité auroit été le motif de quelques-unes de ses actions, l'usage qu'il a fait de cette tranquillité ne l'absoudroit-il pas? Et l'homme qui a su arracher tant de secrets à la nature, qui a posé les bases d'une science presque nouvelle, qui a donné à son pays une branche entière d'industrie, qui a créé l'un des plus importans monumens des sciences, qui a formé tant d'élèves instruits, parmi lesquels plusieurs sont déja assis dans les premiers rangs des savans, un tel homme auroit-il besoin aujourd'hui que je le justifiasse de s'être ménagé les moyens de faire tout ce bien à sa patrie et à l'humanité?

Les acclamations universelles de ses concitoyens répondent pour moi à ses accusateurs : les dernières et

les plus solemnelles marques de leur estime ont terminé de la manière la plus glorieuse la carrière la plus utile ; peut-être avons nous à regretter qu'elles en aient abrégé le cours.

Nommé membre du sénat conservateur, Daubenton voulut remplir ses nouveaux devoirs comme il avoit rempli ceux de toute sa vie ; il fut obligé de faire quelque changement à son régime ; la saison étoit très-rigoureuse ; la première fois qu'il assista aux séances du corps qui venoit de l'élire, il fut frappé d'apoplexie, et tomba sans connoissance entre les bras de ses collègues effrayés ; les secours les plus prompts ne purent lui rendre le sentiment que pour quelques instans, pendant lesquels il se montra tel qu'il avoit toujours été. Observateur tranquille de la nature, il tâtoit avec les doigts qui étoient restés sensibles les diverses parties de son corps, et il indiquoit aux assistans les progrès de la paralysie. Il mourut le 11 nivose, sans avoir souffert, de manière que l'on peut dire qu'il a atteint au bonheur, sinon le plus éclatant, du moins le plus parfait et le moins mélangé qu'il ait été permis à l'homme d'espérer.

Ses funérailles ont été telles que les méritoit un de nos premiers magistrats, un de nos plus illustres savans, un de nos concitoyens les plus respectables à tous égards. Les citoyens de tous les âges, de tous les rangs se sont fait un honneur de rendre à sa cendre le témoignage de leur vénération : ses restes ont été déposés dans ce jardin que ses soins embellirent, que ses vertus honorèrent pendant soixante années, et

dont son tombeau, selon l'expression d'un homme qui honore également les sciences et le sénat, va faire un élysée, en ajoutant aux beautés de la nature les charmes du sentiment. Deux de ses collègues ont été les interprêtes éloquens des regrets de tous ceux qui l'avoient connu. Pardonnez, si ces sentimens douloureux m'affectent encore aujourd'hui, que je ne devrois plus être que l'interprête de la reconnoissance publique, et s'ils m'écartent du ton ordinaire d'un éloge académique; pardonnez-le, dis-je, à celui qu'il honora de sa bienveillance, et dont il fut le maître et le bienfaiteur.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LOUIS-GUILLAUME LEMONNIER,

Lue à la séance publique de l'Institut national de France du 15 vendémiaire an 9,

PAR G. CUVIER,

L'un des secrétaires de la classe des sciences mathématiques et physiques.

PARIS,

BAUDOUIN, Imprimeur de l'INSTITUT NATIONAL.

VENTOSE AN IX.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LOUIS-GUILLAUME LEMONNIER.

Si l'Institut national ne publie point ordinairement de notice sur la vie de ses associés, ce n'est pas pour établir entre eux et ses membres résidens une différence que n'admet point la loi ; mais c'est que n'ayant point le bonheur de vivre avec eux, nous ne les connoissons, comme le public, que par leurs ouvrages, et que nous ne pourrions rendre compte des détails de leur vie privée, ni peindre leur caractère moral.

En effet, qu'est-ce qui nous fait lire avec tant d'intérêt ces éloges que les Fontenelle et les Condorcet nous ont laissés des savans leurs contemporains ?

Ce ne sont pas les extraits presque toujours insuffisans des ouvrages, si connus d'ailleurs, de ces hommes célèbres ; ce ne sont point les indications presque toujours incomplètes de leurs découvertes : mais c'est la connoissance intime de leur individu ; c'est le plaisir d'être

admis, pour ainsi dire, dans leur société ; de contempler de près leurs qualités, leurs vertus, leurs défauts même, dans des tableaux tracés par le talent. Ce qui sur-tout fait de ces éloges une des lectures les plus attachantes et les plus utiles, c'est ce sentiment, dont on y est pénétré à chaque page, du bonheur vrai, de la sérénité que répand sur la vie la culture des sciences ; c'est cette longue suite de septuagénaires, d'octogénaires, parvenus à la gloire en éclairant le monde, et la comparaison de leur sort avec celui des hommes qui ont cherché cette gloire en le dévastant.

Quoique le séjour de Lemonnier à Versailles, dans ses dernières années, l'ait empêché d'être placé sur la liste des membres résidens de l'Institut, la plupart de ceux qui composent la classe dont il étoit associé ayant joui de son amitié, ayant pu apprécier ses vertus, pendant les quarante-neuf ans qu'il a appartenu à l'Académie des sciences, il a été facile de recueillir les traits de son histoire : heureux si les événemens qui l'éloignèrent de notre sein, ne nous avoient aussi enlevé l'homme qui savoit donner tant d'intérêt à ces sortes de récits !

Louis-Guillaume Lemonnier naquit à Paris, le 27 juin 1717. Il étoit originaire des environs de Vire. Son père, professeur de physique au collége d'Harcourt, et membre de l'Académie des sciences, est auteur d'un cours de philosophie qui servoit autrefois de livre élémentaire dans les colléges.

Son frère aîné, mort peu de temps avant lui, membre

de l'Institut, et l'un de nos plus célèbres astronomes, avoit été, pendant cinquante-deux ans, de cette même Académie. Le père et les deux fils y siégèrent ensemble pendant quatorze ans.

Cette espèce d'illustration, dont si peu de familles ont joui, est du nombre de celles qu'on peut citer dans l'éloge d'un homme de lettres : on peut y avouer une noblesse qui ne passe aux enfans qu'autant qu'ils la méritent par les mêmes travaux que leurs pères.

Fils d'un physicien, le jeune Lemonnier devoit naturellement se livrer à la physique, et il le fit d'abord avec succès. Il trouva une manière ingénieuse de comparer le degré de fluidité des divers liquides. Il montra que la commotion électrique peut se communiquer instantanément à plus d'une lieue, sans s'affoiblir; que l'eau est un des meilleurs conducteurs de l'électricité ; que l'air contient souvent une assez forte quantité de cette matière, même lorsqu'il n'y a pas la moindre apparence d'orage. Il est le premier qui ait fait voir que les conducteurs se chargent d'électricité, en raison, non pas de leur masse, comme on devoit être tenté de le croire, mais de leur surface, et sur-tout de leur longueur. Ces faits, aujourd'hui vulgaires, étoient alors des découvertes réelles et même brillantes.

Il rédigea pour l'Encyclopédie les articles *Aimant* et *Aiguille aimantée*, remarquables par leur clarté et leur précision. Lorsque Cassini de Thury et Lacaille allèrent, en 1739, dans le midi de la France, pour y prolonger la méridienne de l'Observatoire, Lemonnier, âgé alors

de vingt-deux ans, fut envoyé avec eux pour recueillir les observations de physique qui se présenteroient sur leur route. Il décrivit les mines d'ocre, de houille, de fer, d'antimoine et d'améthyste de l'Auvergne, et les eaux minérales du Mont-d'Or. Ces premiers travaux en annonçoient de plus heureux, s'ils eussent été suivis : aussi leur auteur regretta-t-il toujours que des raisons particulières l'eussent obligé d'abandonner la physique, quoique cet abandon ait été par la suite une des causes de sa fortune.

S'étant retiré à Saint-Germain-en-Laie pour y exercer la place de médecin de l'hôpital, il chercha quelque occupation qui pût lui faire oublier la capitale et les travaux abstraits qu'il avoit chéris jusqu'alors.

Un jardinier fleuriste, nommé Richard, avoit rassemblé par goût et par spéculation un assez grand nombre de plantes étrangères, et montroit beaucoup de talent pour leur culture ; Lemonnier s'amusa à disposer ces plantes suivant le système de Linné.

Le duc d'Ayen, depuis dernier maréchal de Noailles, si célèbre par sa hardiesse à dire la vérité à la cour, et par l'art piquant de se faire une source de faveur de ce qui auroit perdu un courtisan moins habile, visitoit quelquefois le jardin de Richard ; il y rencontra Lemonnier : les entretiens du jeune botaniste inspirèrent bientôt le goût des plantes au grand seigneur ; le parc de celui-ci devint un champ plus vaste pour les travaux et les expériences du premier, et ne tarda pas à recevoir ces beaux arbres que l'on y admire encore aujourd'hui.

Louis XV, que son favori entretenoit souvent de ses amusemens, voulut les connoître par lui-même; il se fit montrer ses plantations; il entendit avec intérêt l'histoire, les propriétés de chaque végétal; étonné de trouver que les plaisirs qui instruisent valent au moins les plaisirs qui ne font que fatiguer, il voulut aussi avoir un jardin de botanique, et desira connoître l'homme qui avoit si bien arrangé celui du duc. Celui-ci, saisissant avec empressement l'occasion de servir son ami, court le chercher, et, sans l'avoir prévenu, le conduit devant le monarque. Le jeune homme surpris, s'intimide, pâlit, se trouve mal. Les rois eux-mêmes ne sont pas insensibles à la petite vanité de paroître imposans; dès ce moment, Louis XV donna à Lemonnier des marques d'une affection qui se changea en véritable faveur, lorsqu'il put mieux le connoître.

Lemonnier avoit en effet le genre de mérite propre à frapper les grands; il savoit rendre des idées nettes par des expressions élégantes: aussi le roi se l'étant attaché comme botaniste, goûta-t-il toujours de plus en plus son entretien; et, lorsque les plaisirs et les affaires l'avoient également lassé, il venoit souvent dans son jardin de Trianon, passer auprès de lui des instans que les courtisans envioient, mais que Lemonnier n'employa jamais que pour l'avantage de la science aimable qui les lui procuroit.

Nous avons vu, dans ce siècle, des souverains, des gens du monde, des gens de lettres, chercher, dans l'étude des plantes, quelque relâche à cette représen-

tation qui les fatigue tous chacun à sa manière ; un homme de génie a voulu reposer sur elles l'imagination qui l'avoit rendu si malheureux, oublier avec elles les injustices et les travers de la société. On se demande comment d'autres parties de l'histoire naturelle, les animaux, par exemple, qui présentent un spectacle plus piquant et plus varié, qui conduisent à des idées plus profondes, n'ont point attiré l'attention de ces divers amateurs ? La raison en paroît fort simple : l'étude des animaux a des difficultés qu'un grand zèle peut seul faire surmonter ; il faut les livrer aux tourmens, pour apprécier leurs facultés physiques ; leurs ressorts sont intérieurs, et ce n'est que le scalpel à la main, ce n'est qu'en vivant parmi les cadavres, qu'on peut les reconnoître. D'ailleurs nous retrouvons parmi eux le même spectacle que dans le monde : quoi qu'en aient dit nos moralistes, ils ne sont guères moins méchans ni guères moins malheureux que nous : l'arrogance des forts, la bassesse des foibles, la vile rapacité, de courts plaisirs achetés par de grands efforts, la mort amenée par de longues douleurs, voilà ce qui règne chez les animaux comme parmi les hommes.

Dans les plantes, l'existence n'est point entourée par la peine ; aucune image triste ne ternit à nos yeux leur éclat ; rien ne nous y rappelle nos passions, nos chagrins, nos malheurs ; l'amour y est sans jalousie, la beauté sans vanité, la force sans tyrannie, la mort sans angoisses ; rien n'y ressemble à l'espèce humaine.

Aussi a-t-on remarqué que ceux qui se sont livrés à

la botanique, ont été assez généralement des hommes religieux ; c'est qu'ils ne voyoient dans les objets de leurs études que l'ordre, la symétrie, la convenance, et qu'ils n'avoient pas d'occasion d'être frappés de ces distributions bizarres de biens et de maux qui semblent si souvent accuser la providence.

Lemonnier fut aussi fort religieux ; mais sa foi ne fut pour lui qu'un motif de plus d'être bienfaisant et juste. Également éloigné de l'orgueilleuse humilité de tant de dévots, et du froid égoïsme de tant de philosophes, il fit ce que dévots et philosophes auroient eu souvent peine à faire ; il produisit à la cour, ou il favorisa, même les hommes dont il pouvoit craindre la rivalité.

Ce fut lui qui présenta à Louis XV, pour avoir soin du jardin de Trianon, pendant son absence, le célèbre Bernard de Jussieu, auquel il fournit par là l'occasion de développer cette méthode qui, portée depuis à la perfection par son illustre neveu, a replacé la France au rang que la Suède lui avoit enlevé en botanique.

Nommé professeur au jardin des plantes, il choisit pour son suppléant ce même neveu, qui annonçoit dès-lors ce qu'il seroit un jour, et il céda depuis sa place au célèbre professeur qui l'occupe aujourd'hui, et qui ne s'est pas moins honoré par la reconnoissance qu'il lui a toujours témoignée, que par les grands progrès qu'il a fait faire à la science.

Lemonnier profita du goût de Louis XV, et ensuite de son propre crédit, soit à la cour, soit à l'Académie, pour faire envoyer, dans toutes les parties du monde,

des voyageurs éclairés, chargés d'en rapporter les plantes. Simon et Michaux allèrent en Perse, Antoine Richard parcourut les îles et les côtes de la Méditerranée; Piraut se rendit sur les bords de l'Euphrate; Aublet et ensuite Richard fils à Cayenne; Poivre aux Indes et à la Chine, d'où les missionnaires faisoient d'ailleurs de fréquens envois; Desfontaines visita l'Atlas, La Billardière le Liban.

Lemonnier lui-même voyagea dans l'intérieur de la France; il fit, en 1745, l'herborisation de la forêt de Fontainebleau avec Linneus, Antoine et Bernard de Jussieu : ce seroit déja pour tout autre un assez grand honneur que d'avoir été même pour quelques jours seulement le compagnon de trois pareils hommes. En 1753, il visita l'Auvergne, et fit imprimer le catalogue des plantes qu'il y avoit trouvées. En 1775, il fit quelques herborisations avec J. J. Rousseau; il avoit été dans sa jeunesse aux îles d'Hières, à la Grande-Chartreuse et dans les Pyrénées.

Ceux de ces voyages qui eurent lieu sous Louis XV enrichirent d'abord le jardin de Trianon; mais, lorsqu'après sa mort ce jardin fut abandonné, celui de Paris en reçut les premiers produits. Au reste, ni le prince, ni son botaniste n'avoient voulu s'en réserver la jouissance exclusive; des échanges, des distributions gratuites aux botanistes célèbres, les répandirent dans toute l'Europe. Souvent Linneus reçut des graines recueillies de la main même de Louis XV, et il en témoigna sa gratitude en donnant le nom du roi, celui du duc d'Ayen et celui de Lemonnier à autant de genres de plantes.

Avec tant de secours, Lemonnier auroit pu se placer aisément au rang de nos plus célèbres botanistes; mais, comme son ami Bernard de Jussieu, il n'écrivit point. Lorsqu'on l'en pressoit, il avoit coutume de répondre que le temps employé à instruire les autres, est perdu pour s'instruire soi-même; il avoit cependant une autre raison qu'il ne dissimuloit point à ses amis; c'étoient les critiques injustes que ses premiers mémoires avoient essuyées. Timide comme il fut toujours, il s'effrayoit de la moindre contradiction, et son silence n'a pu être balancé en faveur de sa réputation par tous les autres services qu'il a rendus à la botanique et à l'agriculture: tant les hommes sont injustes dans la distribution de la gloire. En effet la première place dans leur mémoire est accordée à ceux qui ont détruit des hommes, la seconde à ceux qui les ont amusés; à peine en reste-t-il une pour ceux qui les ont servis.

Et pour ne point sortir de l'objet favori des soins de Lemonnier, tandis que, dans ce même pays où nos ancêtres se nourrissoient de glands et de châtaignes, les tables, même des gens de fortune médiocre, se couvrent aujourd'hui de fruits succulens, de vins délicieux; que leurs jardins se remplissent de fleurs éclatantes ou suaves, d'arbustes piquans par leur variété: rarement ceux qui jouissent de ces dons savent-ils les noms de ceux qui les leur ont procurés. Cependant, la cerise, la pêche, l'abricot, la vigne nous ont été apportés des pays lointains par des agriculteurs ou par des hommes d'Etat; ce n'est en tout genre qu'en forçant la nature

que l'on a embelli la société. Les productions qui enrichissent nos colonies n'en sont point originaires; l'indigo y fut apporté des Indes; le sucre, de Sicile, où il étoit aussi venu des Indes; le café, venu d'Arabie au Jardin des Plantes, et porté à la Martinique, a fait la fortune de milliers de propriétaires et de négocians qui ignorent que c'est à Antoine de Jussieu qu'ils le doivent; et, si Poivre et Sonnerat n'avoient laissé des témoignages écrits de leurs travaux, Cayenne et l'Isle de France oublieroient bientôt qu'ils hasardèrent leur vie pour donner à ces îles le girofle et la muscade.

Lemonnier et quelques-uns de ses amis ont puissamment contribué à faire naître et à encourager en France ce goût pour naturaliser les végétaux utiles. Lemonnier sur-tout se livra sans interruption à cet objet pendant plus de cinquante années. Les jardins de Saint-Germain, de Trianon, de Bellevue furent remplis par lui des arbres étrangers les plus rares. Un terrain qu'il avoit acquis de madame de Marsan son amie, devint une espèce de dépôt, où des graines et des plants arrivoient de toutes les parties du monde, et d'où il en distribuoit les rejetons à tous les amateurs. Il fit plus, il tenta d'en enrichir nos forêts. Des cèdres du Liban furent plantés dans le Roussillon, des pins du lord Weymouth dans différens endroits de la forêt de Fontainebleau; plusieurs lieux incultes des environs de Rouen furent convertis en superbes forêts de pins maritimes et de sapins du nord; de pareilles forêts furent créées aux environs du Mans et en divers endroits des côtes. Avec le temps,

notre marine auroit profité de ces travaux, si l'incurie des administrateurs ne les avoit laissés détruire depuis quelques années. Il proposa aussi plusieurs fois au ministère de faire planter en France le pin de Riga si nécessaire pour la mâture, que nous allons chercher à grands frais, et dont nous manquons toujours en temps de guerre ; mais des gens intéressés à faire venir cet arbre de loin, entravèrent constamment ses projets. Lemonnier réussit mieux pour les fleurs et les arbres d'ornement. On lui doit la belle-de-nuit à longues fleurs, le faux acacia à fleurs couleur de rose, l'amandier à feuilles satinées ; il a multiplié prodigieusement les kalmias, les rhododendrons et les autres beaux arbustes de l'Amérique septentrionale. C'est lui qui a introduit l'usage du terreau de Bruyère, si utile pour la culture des plantes du Cap et de l'Amérique.

Mais c'est assez le considérer comme agriculteur et comme botaniste, voyons-le un moment sur un autre théâtre.

La faveur de Louis XV, et la confiance qu'il avoit obtenue chez les grands comme médecin, devoient l'engager à tourner ses vues du côté de la cour ; il y fut tout-à-fait déterminé par une dame à qui son art avoit sauvé la vie, la comtesse de Marsan. Elle se lia avec lui d'une amitié assez rare alors entre personnes d'un rang si différent, le logea chez elle, lui fournit toutes les facilités pour allier son amour pour la botanique avec l'assiduité nécessaire à la cour ; enfin elle le fit placer auprès des enfans de France, dont elle étoit gouvernante.

Malgré tous ces moyens d'avancement, malgré les services qu'il avoit rendus comme médecin en chef de l'armée d'Hanovre, pendant la guerre de 1756, Lemonnier (et c'est une preuve de sa modération) fut borné bien long-temps à la place de premier médecin ordinaire, qu'il acheta à son retour d'Allemagne de l'économiste Quénai. A la mort de Senac, Louis XV eut le dessein de lui donner celle de premier médecin, mais madame du Barry la demandoit impérieusement pour Bordeu, et le foible roi ne put échapper aux persécutions de sa favorite qu'en supprimant le titre de premier médecin, dont il donna les fonctions et les honneurs à Lemonnier.

Cependant Louis XVI étant monté sur le trône, conserva auprès de sa personne Lieutaud qui avoit été son médecin pendant qu'il étoit dauphin; Lassone succéda à Lieutaud, par la protection de la reine, et ce ne fut qu'en 1788 que Lemonnier parvint à la première place qui lui avoit été destinée près de vingt ans auparavant.

Sa pratique de la médecine tenoit plus de la prudence que de la hardiesse; il prenoit rarement un parti décisif, et cherchoit à observer la nature plutôt qu'à la maîtriser; il ordonnoit peu de remèdes : mais ce qui valoit mieux que des remèdes, c'étoit l'intérêt qu'il prenoit à ses malades, l'attention qu'il portoit à les consoler, et sur-tout l'art qu'il avoit de pénétrer les causes morales de leurs souffrances; art d'autant plus précieux dans le pays qu'il habitoit, que la plupart des maux des gens de cour ont leur source dans les affections de l'ame.

Sa conduite privée fut plus remarquable encore que

sa manière d'exercer son art; non seulement il partagea avec plusieurs de ses devanciers le mérite, qui n'est peut-être pas bien grand pour un savant et pour un philosophe, de demeurer parfaitement étranger aux intrigues qui l'environnoient; il eut de plus celui si rare dans les cours, et même ailleurs, de montrer du courage et de la constance dans l'amitié. Lorsque le cardinal, neveu de sa protectrice, fut arrêté, il ne cessa jamais de le voir dans sa prison, et de braver la haine de la femme toute puissante qui le persécutoit.

Mais, ce qui le distingua le plus, ce fut son noble désintéressement et son extrême charité; car il faut bien employer encore ce mot qui n'a point de synonyme. Dès l'instant où il habita la cour, il n'accepta aucun honoraire pour les soins qu'il donnoit aux particuliers, et cependant il ne refusa jamais ces soins à personne: chaque fois que sa voiture paroissoit, elle étoit entourée de pauvres qui venoient lui demander des conseils; il les suivoit souvent jusque dans les asyles de la misère, et y répandoit ses bienfaits, ses consolations, plus encore que les secours de la médecine. Ce n'étoit qu'après avoir parcouru ainsi tous les lieux où il pouvoit trouver du bien à faire, qu'il se retiroit dans son jardin, où il passoit le reste du jour avec ses plantes et ses livres chéris, ou dans les pratiques d'une dévotion d'autant plus sincère, qu'elle étoit plus cachée.

Cette conduite le faisoit estimer de toutes les classes, et adorer des indigens; l'air de bonté affectueuse qui se mêloit sur sa physionomie avec la candeur et la di-

gnité modeste, inspiroit le respect même à ceux qui ne le connoissoient point.

Ce fut à cet extérieur imposant qu'il dut la vie dans la journée du 10 août 1792. Il se trouvoit au château, et ne s'y borna point à remplir les fonctions de sa place : malgré son âge et son état, il crut de son devoir de concourir à la défense de ceux qu'il servoit, et ce ne fut que lorsque la famille royale se fut rendue à l'Assemblée nationale, qu'il se retira dans une pièce qui lui étoit accordée dans le pavillon de Flore. Il ne tarda pas à entendre les cris de la fureur et ceux du désespoir; sa porte est bientôt forcée, la multitude se précipite dans sa chambre, l'entoure, le menace; il se croit déja leur victime, il se prépare à la mort, lorsqu'un inconnu sans armes l'apostrophe d'une voix dure, et le prenant par le bras, lui ordonne de le suivre. *Mais le combat dure encore*, s'écria-t-il ! — *Ce n'est pas le moment de craindre les balles*, est tout ce qu'on lui répond, et il est entraîné avec rapidité au travers des tas de morts, de mourans et du feu des deux partis. A son grand étonnement, son conducteur et lui n'éprouvent aucun obstacle dans leur marche, et ils parviennent sains et saufs de l'autre côté de la rivière. Là, cet homme, après avoir réfléchi un instant, dit : *la bataille est gagnée, je n'y suis plus nécessaire, je vais vous accompagner jusqu'à votre demeure*, et il l'accompagna en effet jusqu'au Luxembourg, où Lemonnier avoit son logement. Pendant ce chemin, il lui apprit qu'il étoit un ancien militaire, engagé par ses opinionspol itiques à diriger une partie de l'attaque,

et qui, frappé de son air vénérable, avoit conçu pour lui un intérêt subit, et s'étoit déterminé à lui sauver la vie.

La plupart des événemens tragiques de la révolution présentent des traits pareils de générosité, qu'il vaudroit peut-être mieux conserver à la mémoire que tant de scènes d'horreur dont on se plaît à nous reproduire si souvent les affligeans récits.

Lemonnier montra un autre genre de courage dans la manière dont il soutint les pertes et les malheurs qu'il eut bientôt à essuyer.

Je ne parle pas de celle de sa fortune : il étoit trop sage pour attacher quelque mérite, même à ne pas se plaindre de cette perte-là. Cependant, quoique sa place de premier médecin lui procurât un très-grand revenu, sa bienfaisance et ses dépenses pour la botanique ne lui avoient jamais permis de faire d'économies. Il auroit bien trouvé quelques ressources dans la vente de son jardin et de sa bibliothèque; mais comment renoncer à ce qui lui étoit plus cher que la vie? Pour éviter ce douloureux sacrifice, il redemanda le nécessaire à l'art qui l'avoit autrefois conduit à l'opulence : on vit ce vénérable vieillard établir une petite boutique d'herboriste, et y recevoir gaiement un modique salaire des mêmes hommes auxquels il avoit si souvent prodigué son or avec ses conseils; et on ne savoit ce qui les touchoit le plus, du souvenir de ses bienfaits d'autrefois, ou du besoin où il étoit aujourd'hui de leur reconnoissance.

Mais qu'étoit la fortune auprès des autres coups qui frappoient Lemonnier, lorsqu'il voyoit ses protecteurs, ses amis les plus chers, tomber successivement sous la hache des bourreaux; lorsque ces beaux jardins qu'il avoit plantés, dévastés par des barbares, ne lui présentoient plus que des idées lugubres ; lorsqu'il ne pouvoit même parcourir le sien sans croire y rencontrer les ombres sanglantes des hommes illustres ou vertueux qu'il y avoit autrefois reçus?

Ne dissimulons pas cependant une circonstance qui, si elle diminue quelque chose du mérite de sa résignation, fait le plus bel éloge de son cœur et est honorable pour l'humanité. Il ne fut abandonné par aucun des amis que la mort ne lui enleva pas.

Jusqu'à ses derniers jours il fut entouré d'un cercle aimable qu'attiroit sa conversation toujours douce et gaie , toujours nourrie d'une quantité d'anecdotes piquantes et placées à propos. Deux de ses nièces faisoient tour à tour le charme de cette société, et dissipoient les moindres nuages qui auroient pu altérer la tranquillité du bon vieillard. Aussi répéta-t-il souvent : *Mes dernières années ont été les plus heureuses.*

Comment peindre sur-tout le dévouement de la plus jeune, la seule restée libre? Dans toute la fraîcheur de la jeunesse, dans tout l'éclat de la beauté, elle veut être son épouse. L'épouse d'un octogénaire devenu pauvre! C'est qu'une épouse seule pouvoit avec décence prendre les soins dont son cœur lui annonçoit la prochaine nécessité. Dès lors elle ne le quitte plus:

pendant dix mois d'une maladie douloureuse, elle n'a qu'un lit avec lui, elle le veille la nuit, elle le distrait le jour; les alimens, les remèdes, elle lui prépare tout, elle lui donne tout de ses mains; elle semble tenir sa vie suspendue par ce courage héroïque, par ce dévouement ignoré de tous les jours, de tous les instans, si supérieur à celui de l'homme qui affronte un moment la mort, parce qu'il n'a que le choix de la gloire ou de l'infamie.

Enfin arrive l'instant que sa piété n'a pu éloigner davantage : elle tombe de douleur, une partie de ses membres perdent le mouvement; à peine les secours de l'art peuvent-ils le rappeler après plusieurs mois; à peine les secours de la religion peuvent-ils rendre le calme à ce cœur si aimant et si abattu.

Je sens que je blesse la modestie de celle dont je parle; mais n'est-ce pas le plus beau trait de l'éloge de son époux, et auroit-elle voulu qu'on ignorât jusqu'à quel point il sut inspirer l'enthousiasme à ceux qui purent connoître son ame?

NOTICE

HISTORIQUE

SUR

CHARLES-LOUIS L'HÉRITIER,

PAR G. CUVIER.

Lue à la séance publique de l'Institut national le 15 germinal an 9.

PARIS.

BAUDOUIN, IMPRIMEUR DE L'INSTITUT NATIONAL.

FRUCTIDOR AN X.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

CHARLES-LOUIS L'HÉRITIER.

Les hommes dont la classe de physique vous a récemment fait retracer l'histoire dans cette enceinte, avoient vu couronner, par une vieillesse longue et honorée, des jours consacrés à l'étude de la nature et à l'instruction de leurs semblables. Les regrets de leur perte étoient en quelque sorte tempérés par le souvenir de leur vie, et l'observateur conservoit toute la tranquillité nécessaire pour tracer l'histoire de leurs efforts et de leurs succès.

Aujourd'hui nous avons à remplir un plus douloureux ministère : il faut vous entretenir d'un homme qui sacrifia aux sciences sa fortune et son repos, qui lutta pendant long-temps, avec la force d'une ame brûlante, contre des obstacles de tout genre, et qu'un crime plus inconcevable encore qu'il n'est atroce, a enlevé dans la force de l'âge, et au moment où il entrevoyoit enfin la possibilité de mettre à exécution les vastes projets qu'il avoit conçus.

Charles-Louis L'Héritier naquit à Paris en 1746. Sa famille tenoit un rang distingué parmi les négocians, et jouissoit d'une fortune assez considérable.

C'est à peu près dans cette condition moyenne que se trouve, dit-on, le bonheur; et cela est vrai, si les hommes doivent chercher le bonheur dans le repos : mais ce n'est pas celle qui excite le plus à cultiver les sciences. Trop élevée pour sentir l'aiguillon du besoin, elle ne l'est pas assez pour être tourmentée par celui de l'ambition : il n'est qu'un vif amour de la gloire qui puisse y porter à de grands travaux. C'est donc déja un mérite à L'Héritier, d'avoir senti qu'il pouvoit faire mieux que de végéter dans des charges obscures, ou que de distraire par une ostentation vaniteuse le besoin de se distinguer, qui fit toujours la base de son caractère; mérite qu'augmenta la nécessité où il fut presque toute sa vie de résister aux préjugés, aux sarcasmes, aux persécutions même de gens qui ne concevoient pas qu'un secrétaire du roi, membre de cour souveraine, pût desirer une autre illustration.

Il est probable qu'avec de telles dispositions, quelque science qu'il eût embrassée, il y auroit obtenu des succès. La place par laquelle il débuta dans la magistrature détermina son choix pour la botanique.

Reçu en 1772 procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts de la généralité de Paris, il ne voulut point se borner à connoître les formalités de sa juridiction; tout ce qui étoit relatif à l'entretien et à l'amélioration des bois excita ses recherches. Une fois livré à l'étude

de la culture et de la physique végétale, il voulut examiner en détail les différentes espèces d'arbres, et il parvint en peu de temps à les connoître si bien, qu'il distinguoit ceux de notre pays à toutes les distances, par la forme générale, par la distribution des branches, par l'écorce et par une foule d'autres caractères auxquels les botanistes de profession ne s'attachent peut-être pas assez. Dans les courses qu'il étoit obligé de faire avec ses collègues, il les défioit à cette sorte d'exercice, et à force de renchérir les uns sur les autres, on arrivoit ordinairement à des questions que lui seul pouvoit résoudre. Le moindre fragment de branche, le plus léger brin d'écorce, lui suffisoient pour prononcer sur l'espèce d'arbre dont ils étoient provenus.

Ce n'étoit cependant pas encore là tout-à-fait de la botanique : un événement peu important par lui-même lui fit franchir le court intervalle qui l'en séparoit encore.

Un jour qu'il se promenoit au jardin des Plantes avec ses confrères, ils s'amusèrent de nouveau à nommer les arbres qu'ils rencontroient. Ce jeu réussit assez bien pour les premiers ; ils étoient du pays : mais quand on fut au quatrième, qui étoit un micocoulier, personne ne le reconnut, quoique de pleine terre, et on fut obligé d'en demander le nom à un garçon jardinier.

Cette espèce d'affront, essuyé par le tribunal des eaux et forêts en corps, piqua au vif l'amour-propre de L'Héritier ; il sentit qu'il étoit honteux pour lui de ne pas connoître au moins ceux des arbres étrangers qui

pourroient être naturalisés chez nous avec avantage, et il suivit un cours de botanique. C'est alors qu'il se lia d'amitié avec plusieurs botanistes célèbres dont il est devenu depuis le confrère à l'Académie et à l'Institut.

Il ne pouvoit, par caractère, s'occuper d'une science sans avoir aussitôt le desir de s'asseoir au rang des maîtres. Il se hâta donc de jeter un coup-d'œil sur la botanique en général, et de chercher la partie de cette science où il pourroit le plus aisément réparer le temps qu'il avoit perdu et arriver à des découvertes.

Dans l'histoire de Lemonnier, je vous ai peint une botanique qu'on peut appeler *celle de l'homme sensible;* elle contemple, dans les végétaux, l'élégance et la symétrie de leurs formes, la fraîcheur et l'éclat de leurs couleurs; elle y étudie cet accord de toutes les parties, cette marche régulière de leur développement, qui la ramènent sans cesse vers l'idée d'une intelligence ordonnatrice. Il en est une autre moins livrée à l'imagination, plus froide dans ses vues, plus sévère dans ses travaux, plus sèche dans son style; elle distingue, elle dénombre toutes les plantes, elle assigne à chacune d'elles son nom et son rang, elle détermine les marques auxquelles on doit les reconnoître; elle tient en quelque façon le registre du règne végétal, et son principal soin est de l'enrichir de tous les objets nouveaux que fournissent les divers climats : c'est *la Botanique du nomenclateur*, celle que L'Héritier adopta de préférence.

Il en est bien encore une troisième, qui prend un vol plus élevé, qui cherche à fixer les rapports des nom-

breuses familles des plantes, et à réduire sous des lois générales la variété si bizarre en apparence de leur structure : on pourroit l'appeler *la Botanique du philosophe.*

Mais cette dernière façon de considérer la science occupa peu L'Héritier. Rigoureux sectateur d'une partie seulement des idées de Linnéus, il écarta toujours de ses ouvrages ce qui étoit étranger aux méthodes artificielles du maître qu'il s'étoit choisi ; et soit qu'il estimât peu les vues des botanistes modernes, soit qu'il se défiât de ses propres forces et n'osât s'engager à leur suite, il n'a jamais voulu participer aux efforts qu'ils ont faits pour perfectionner les familles naturelles. Cependant il faut avouer que s'il se concentra dans un genre un peu borné, il fit du moins les plus grands efforts pour y arriver à la perfection, et qu'il en est fort approché. Ses ouvrages de botanique sont estimés dans toute l'Europe pour l'exactitude des descriptions, la minutieuse recherche des caractères, la grandeur et le fini des planches.

Je parle à dessein de ce dernier article, parce qu'il est très-important en histoire naturelle, où nulle description ne peut suppléer aux figures, et où les plus grands talens ne suffisent pas pour faire de bonnes figures, s'ils ne sont dirigés par la science. Il seroit donc injuste de refuser aux auteurs leur part de ce mérite ; sur-tout le seroit-il de l'enlever à L'Héritier, qui sut non seulement bien choisir, encourager à propos, et diriger avec habileté les artistes qu'il employa, mais qui sut

même en former. Redouté et Sellier reconnoissent qu'ils lui doivent en grande partie le développement de leur talent.

On lui a reproché d'avoir changé une partie des noms donnés aux plantes par ses prédécesseurs. Linnéus, qui a changé presque tous ceux de la botanique, est seul parvenu à vaincre à cet égard l'inertie qui s'oppose toujours aux améliorations, parce que les améliorations sont des nouveautés. Tant qu'il a vécu, il a été l'arbitre souverain de la science, et l'Europe entière a suivi aveuglément sa nomenclature; mais depuis sa mort nul n'a pu ou n'a osé se placer sur ce trône vacant; l'histoire naturelle semble être tombée dans une espèce d'anarchie; et la seule loi qui ait été un peu généralement reconnue, c'est qu'on doit adopter le nom imposé par le premier descripteur. L'Héritier n'étoit point de cet avis. Il vouloit que, même pour la nomenclature, le premier venu cédât au meilleur, et que celui qui décrivoit et nommoit mieux eût le droit incontestable de déposséder l'ancien.

Nous ne déciderons pas jusqu'à quel point son principe étoit fondé; mais nous assurerons qu'il ne l'appliquoit à son avantage qu'avec le plus grand scrupule, et qu'il faisoit tout pour acquérir lui-même ces titres qu'il exigeoit de quiconque veut imposer des noms. Ses descriptions n'étoient jamais faites que sur des plantes vivantes, et dans le plus parfait état de développement. Il rejetoit les échantillons desséchés et souvent mutilés, qui n'ont que trop été employés par ses prédécesseurs.

Lorsqu'il apprenoit qu'une plante rare étoit en fleur dans quelque jardin, il s'y transportoit aussitôt; il récompensoit généreusement de jeunes botanistes qui visitoient sans cesse pour lui les jardins de Paris et des environs dans un rayon de plusieurs lieues, et qui notoient toutes les circonstances de la végétation des espèces nouvelles ou mal décrites auparavant.

Son premier ouvrage a pour titre *Stirpes novæ* (*plantes nouvelles*). Il commença à le publier en 1784. Il en a fait paroître sept cahiers contenant 96 planches, avec les descriptions. Il publia, en 1787, quarante-quatre autres planches qui devoient faire suite aux premières, et qui représentoient des *geranium;* mais leur texte, quoique imprimé depuis long-temps, n'a point été mis en vente. En 1788 parut toujours dans le même format une histoire particulière des *cournouillers*, accompagnée de six planches.

Malgré la rapidité avec laquelle ces ouvrages se succédèrent, l'impatiente ardeur de L'Héritier n'en étoit point satisfaite. Ces plantes étrangères arrivant une à une dans nos jardins, n'étoient que quelques gouttes d'eau pour une soif brûlante. Il ne pensoit qu'avec une espèce d'envie au sort de ces botanistes qui moissonnoient à leur aise des richesses nouvelles dans des contrées lointaines. *Puisse au moins quelque voyageur*, s'écrioit-il à ce sujet dans la préface de ses *Stirpes novæ*, *confier à nos soins la publication de ses découvertes! Ce seroit un dépôt commis à notre foi; sa gloire et ses trésors seroient en sûreté*, *et*, *oubliant nos propres travaux*,

nous nous honorerions d'être les simples éditeurs des siens.

Son vœu ne tarda point à être exaucé. Dombey étoit revenu en 1786 du Pérou et du Chili avec une grande collection d'objets d'histoire naturelle en tout genre, qu'il avoit recueillis pour le Gouvernement français, de concert avec d'autres savans envoyés par le Gouvernement espagnol.

L'Héritier apprenant que ce voyageur sollicitoit en vain, depuis long-temps, du ministre de Calonne les avances nécessaires pour la publication de ses découvertes, s'offrit de publier à ses propres frais toute la partie botanique, et obtint que Dombey lui remettroit ses herbiers, et recevroit en dédommagement une pension annuelle.

Cet arrangement le transportoit en quelque sorte dans ces climats étrangers qu'il brûloit de visiter, et lui donnoit la disposition absolue d'une immense quantité des seules richesses qu'il enviât. Aussi son zèle sembla-t-il redoubler ; en peu de jours tout fut mis en ordre : peintres, graveurs furent mandés, et déja l'ouvrage étoit fort avancé, lorsqu'une nouvelle inattendue vint troubler sa jouissance.

Les Espagnols voulant publier eux-mêmes l'histoire naturelle des contrées qu'ils avoient fait examiner, desirèrent que les recherches de Dombey ne parussent point avant les leurs ; et la cour de France, qui se gardoit bien, et avec raison, de comparer la publication d'un livre de plus ou de moins sur la botanique avec l'ami-

tié d'une grande puissance, ne fit aucune difficulté d'accéder à la demande de celle d'Espagne.

L'Héritier étant un jour, par hasard, à Versailles, apprend que l'ordre vient d'être donné à M. de Buffon de se faire remettre l'herbier de Dombey, et que cet ordre lui sera signifié le lendemain. Frappé de terreur, il revient en hâte à Paris; il ne consulte que son ami Broussonnet. Bientôt son parti est pris; vingt ou trente layetiers sont appelés : on passe toute la nuit à faire des caisses. L'Héritier, sa femme, Broussonnet et Redouté emballent l'herbier, et, dès le grand matin, il part en poste avec son trésor pour Calais : il n'est tranquille que lorsqu'il a touché le sol de l'Angleterre.

Il passa quinze mois à Londres, vivant dans la retraite la plus absolue, et ne s'occupant que de la collection précieuse qu'il y avoit portée. Les secours de toute espèce lui furent prodigués pour son travail. La bibliothèque de M. Banks lui fut toujours ouverte; l'herbier de Linnéus, acheté par le docteur Smith, ceux de tous les botanistes anglais furent à sa disposition, et il réussit à terminer cet ouvrage, qu'il devoit publier sous le titre de *Flore du Pérou*. On m'a assuré du moins qu'il en rapporta le manuscrit complet. Il avoit fait venir Redouté à Londres pour en dessiner les figures; soixante ont été absolument finies, et plusieurs sont gravées.

Dans ses momens de relâche il visitoit les jardins des environs de Londres, et il faisoit peindre les plus magnifiques des plantes qui en font l'ornement. Ces figures, superbement gravées, furent publiées à son retour sous

le titre de *Bouquet anglais* (*sertum anglicum*). Le livre fut dédié aux Anglais, et tous les nouveaux genres qui y sont décrits reçurent les noms de botanistes anglais; manière ingénieuse et délicate de témoigner sa reconnoissance de l'accueil qu'ils lui avoient fait.

C'est le plus beau et le dernier des ouvrages qu'il a mis au jour : ce n'est pas, à beaucoup près, le dernier qu'il ait composé ; mais plusieurs causes que je vais développer l'empêchèrent de rien faire paroître depuis.

Il n'étoit revenu d'Angleterre que lorsque la révolution l'eut rendu certain qu'on ne lui enleveroit plus arbitrairement l'objet d'un travail chéri. Dès lors il fut presque constamment dans des fonctions publiques très-actives, qu'il prit d'abord seulement par zèle, et que la diminution de sa fortune l'obligea ensuite de desirer comme ressource. Il n'eut donc pendant long-temps ni le loisir ni le moyen de continuer ses grands ouvrages. Cependant l'amour des plantes le possédoit toujours. Ayant été employé pendant quelque temps au ministère de la justice, il ne pouvoit s'empêcher de recueillir, en entrant ou en sortant de son bureau, les mousses, les lichens, les byssus et les petites herbes qui se présentoient sur les murs ou entre les pavés ; et c'est un fait assez remarquable d'histoire naturelle, qu'en une année il en observa, seulement dans les environs de la maison du ministre, plusieurs centaines d'espèces, dont il se proposoit de publier le catalogue sous le titre, qui auroit semblé un peu singulier en botanique, de *Flore de la place Vendôme*.

D'ailleurs les soins qu'il se donna, depuis son retour d'Angleterre, pour se former une bibliothèque, prirent tous les instans que ses emplois lui laissoient, et absorbèrent tout ce dont il auroit pu disposer pour des publications. Il avoit vu à Londres le noble emploi que M. Banks fait de la sienne, où il reçoit journellement les savans, et leur accorde le libre usage des livres qu'elle contient : le principal trait du caractère de L'Héritier étoit l'ambition d'égaler, de surpasser même tout ce qui se faisoit de bon et de généreux. Ce qui lui restoit de superflu fut donc désormais employé à rendre sa collection de livres digne d'être offerte aux botanistes, et elle devint en effet en peu d'années la plus complète qui existe dans son genre en Europe. Elle embrasse tous les ouvrages, dans quelque langue que ce soit, qui traitent, en tout ou en partie, de quelque matière relative aux plantes.

Son ardeur pour acquérir des livres étoit dégénérée en passion, et il avoit fini par les estimer, comme font tous les bibliomanes, seulement d'après leur rareté : mais ce qu'il eut de plus singulier, et peut-être d'unique, c'est qu'il voulut aussi donner ce prétendu mérite à quelques-uns des siens. Il y a de lui des dissertations qu'il n'a fait imprimer qu'à cinq exemplaires, et qu'il a distribuées à des personnes différentes, de manière que nul n'en pût posséder la collection complète.

Lorsque des financiers à vues étroites proposèrent, il y a quelques mois, de faire payer aux citoyens l'entrée des bibliothèques et des autres monumens d'instruction

publique, L'Héritier résolut d'accorder sur-le-champ à tout le monde le libre usage de la sienne.

Il étoit digne de donner une pareille leçon, mais les chefs du Gouvernement étoient trop éclairés pour en avoir besoin ; le projet fut rejeté, et L'Héritier dispensé de donner trop d'éclat à sa munificence.

C'étoit à force de privations qu'il se ménageoit les moyens d'instruire et de servir le public. Ses ouvrages étoient superbes ; mais sa table étoit frugale et ses habits simples. Il dépensoit vingt mille francs par an pour la botanique, et il alloit à pied. Cette distribution de son revenu étoit nommée par les gens du monde folle prodigalité, et excitoit les plaintes continuelles d'une partie de ses proches. S'il l'eût dépensé avec de faux amis ou de bas flatteurs, ou seulement dans de vains plaisirs, tous l'eussent appelé un homme aimable; peut-être même ne lui eussent-ils pas refusé le titre de sage père de famille.

Au reste, il savoit le cas qu'il devoit faire de ces clameurs. Un négociant de ses parens, dont il héritoit, craignant apparemment que les épargnes qu'il laissoit ne servissent après lui à l'accroissement des sciences, ordonna, par son testament, que son argent comptant seroit employé en acquisitions de biens-fonds. L'Héritier obéit; mais le fonds qu'il acheta fut une maison écartée, avec un grand terrain qu'il destina à la botanique.

Je vous ai peint jusqu'ici le savant; je voudrois bien peindre aussi le magistrat : mais accoutumés que nous sommes aux habitudes des gens de lettres, hommes pour

qui le fond des choses est tout, et qui ne s'occupent peut-être point assez de ces formes extérieures si influentes sur le vulgaire, ce n'est qu'avec un respect timide que nous approchons des augustes sanctuaires où se décident les intérêts des citoyens ; de ces lieux où la gravité et le recueillement sont un devoir rigoureux ; où la plus sublime vertu consiste à imposer silence aux vertus mêmes, pour peu qu'elles semblent s'opposer à l'ordre qu'on doit maintenir ; où la générosité, l'humanité même deviendroient foiblesse, si elles tentoient de résister à l'inflexible justice. Ce sont les sentimens mêmes de L'Héritier que j'exprime, et presque ses paroles que j'emploie. Il régla toujours son langage et ses actions sur ces maximes conservatrices de l'ordre social, et il obtint ce qui en est la suite ordinaire, le respect et la confiance de tous ceux qui le connoissoient, et beaucoup d'autorité dans tous les corps dont il fut membre.

La cour des aides sur-tout, où il étoit entré en 1775, et qui l'eut long-temps pour doyen, ne délibéroit dans aucune occasion importante sans recourir à ses avis. Avant d'y être admis, il jouissoit déja de l'intimité du chef de cette compagnie, ce grand et malheureux Malesherbes, dont il partagea la philanthropie, l'austère vertu, l'oubli de soi-même, et jusqu'au genre favori d'occupation scientifique, et qui perdit comme lui la vie par un crime, mais plus solennel, et proportionné, si on peut le dire, au rang qu'il avoit tenu, et à l'éclat des services qu'il avoit rendus à son pays, à la philosophie et à la liberté.

L'Héritier a été nommé deux fois, depuis la révolution, juge dans les tribunaux civils du département de la Seine. Ses collègues ne parlent encore qu'avec un sentiment presque religieux de la manière dont il en a rempli les fonctions. Jamais, a dit l'un d'eux, qui est en même temps un magistrat respectable et un homme de lettres distingué; jamais le moindre nuage ne vint obscurcir la pureté de sa belle ame; jamais la moindre idée un peu douteuse n'altéra son imperturbable droiture. Il fit arrêter par le tribunal du deuxième arrondissement qu'aucun de ses membres ne recevroit de solliciteurs. Selon lui, cet usage d'entretenir son juge hors de l'audience est une insulte, et suppose ou qu'il ne prête pas aux parties l'attention qu'il leur doit, ou qu'il peut céder à des motifs qu'on n'oseroit pas lui alléguer en public.

Cette rigueur des principes de sa profession influoit, comme il est assez ordinaire, même sur ses habitudes privées. Il eut des querelles littéraires qu'il soutint avec une chaleur que ses adversaires nommèrent âcreté; c'est que la justice étoit si sacrée pour lui, qu'il ne se permettoit pas même de la violer contre lui : quelquefois il ne mettoit dans ses rapports de société que de la stricte justice; et quand même cette justice se seroit bornée à ne point louer ce qui ne le méritoit point, et ne seroit jamais allée jusqu'à blâmer ce qui pouvoit l'être, on sent que le plus grand nombre des hommes auroient encore trop à perdre à une pareille méthode pour qu'elle puisse leur plaire.

Cependant la seule vengeance qu'il se soit jamais permise a été de choisir une plante de mauvaise odeur pour lui donner le nom d'un botaniste dont il avoit à se plaindre.

Au reste, ces dehors austères, que quelques personnes affectoient de blâmer, cachoient l'ame la plus humaine, les penchans les plus généreux. Ses libéralités étoient immenses, et, par une recherche délicate, son épouse, qu'une piété douce animoit, en fut, tant qu'elle vécut, la seule dispensatrice. Il sentoit que, même dans sa bienfaisance, son caractère l'auroit encore exposé à ne vouloir être que juste; et parmi tant d'hommes que l'imprudence et quelquefois le vice ont conduits au malheur, combien n'en repousseroit-on pas, si le cœur ne l'emportoit sur la raison?

Un magistrat de ses amis, qui occupoit une place supérieure à la sienne, étoit mort peu de jours avant lui, et laissoit une femme et des enfans sans fortune. L'Héritier, à peu près certain de lui succéder, avoit promis de donner à cette veuve tout ce que sa promotion lui apporteroit d'augmentation de revenu. Ainsi son meurtrier a privé d'un seul coup deux familles de leur soutien.

Il avoit perdu son épouse, Thérèse-Valère Doré, en 1794, après dix-neuf ans d'une union heureuse. Elle lui laissa cinq enfans. Quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge, son amour pour eux l'empêcha de se remarier. Il se proposoit de surveiller par lui-même l'éducation de ceux qui étoient encore en bas âge, d'assurer le sort de tous en rétablissant sa fortune, et de mettre le sceau à

sa gloire en terminant ses ouvrages. C'est ainsi qu'il vouloit partager le reste de sa vie, entre ses devoirs de père, de citoyen et de savant. Sa vigueur et sa tempérance lui promettoient encore de longues années de bonheur, lorsqu'il fut arraché à toutes ces flatteuses espérances de la manière la plus funeste et la plus inattendue. Étant sorti le 27 thermidor fort tard de l'Institut, il fut trouvé le lendemain, à quelques pas de sa maison, égorgé de plusieurs coups de sabre.

Cette ville entière a retenti du coup qui l'a frappé; chaque citoyen a tremblé pour lui-même, en réfléchissant à un assassinat dont les motifs et les auteurs sont restés couverts d'un voile également impénétrable. La police n'a rien publié; la justice n'a rien prononcé sur cet attentat. Je ne chercherai donc point à recueillir les conjectures vagues ou contradictoires qui ont circulé un instant dans un public également prompt à s'agiter sur tous les événemens, et à les oublier tous.

Mais réussirai-je à peindre les différens états où passa sa famille pendant l'horrible nuit où il lui fut enlevé? cette attente si pleine d'angoisses durant les premières heures d'une absence inusitée, et cette terreur sombre et silencieuse, lorsque quelques paroles farouches échappées à l'assassin ne laissèrent plus douter que cette absence ne fût causée par un crime? et cet affreux désespoir quand les premiers rayons du jour vinrent éclairer le cadavre sanglant d'un père immolé à l'instant où déja il touchoit le seuil protecteur; à l'instant où le moindre cri auroit pu amener à son aide ses enfans, ses domestiques, ses voisins?

C'est assez sans doute vous arrêter sur une scène aussi lugubre ; peut-être même aurois-je dû vous épargner ces tristes images, et me borner à tracer le tableau des vertus et des talens de L'Héritier, sans vous rappeler l'attentat qui en a détruit l'éclatant assemblage. Mais le confrère et l'ami ne pouvoient-ils prendre un moment la place du froid historien ? et celui qui n'a eu à interroger sur les détails de la vie de L'Héritier que des parens ou des amis en larmes, auroit-il été assez maître de lui pour rendre leurs récits sans émotion ?

NOTICE

HISTORIQUE

SUR

HILAIRE-FRANÇOIS GILBERT,

PAR G. CUVIER.

Lue à la séance publique de l'Institut national le 15 vendémiaire an 10.

PARIS.

BAUDOUIN, IMPRIMEUR DE L'INSTITUT NATIONAL.

FRUCTIDOR AN X.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

HILAIRE-FRANÇOIS GILBERT.

Certaines personnes trouveront peut-être quelque contraste entre le sujet de ce discours et l'appareil imposant au milieu duquel je le prononce. Comment ! diront-elles, c'est dans ce palais célèbre, c'est devant ces images des grands hommes dont le génie honora la France, c'est en présence de ceux qui marchent si bien sur leurs traces, que le public est assemblé pour entendre l'histoire d'un simple agriculteur !

Les hommes si disposés à se prosterner devant la puissance, n'accordent déja qu'avec peine leurs hommages au génie, tant le pouvoir qui ne s'exerce que sur les opinions leur paroît inférieur à celui qui dispense les fortunes. De quel œil verront-ils que des honneurs publics soient rendus à un homme qui ne fit que du bien, et qui le fit dans le silence ?

Nous répondrons que c'est un des bienfaits de notre institution, de corriger les erreurs de la renommée,

quelquefois aussi aveugle que la fortune, et de venger le mérite obscur de l'oubli où ceux qui en profitent le laissent si souvent.

Certes, ce genre de louange n'a pas les mêmes inconvéniens que l'autre. La gloire de Virgile a fait bien des Chapelains ; celle d'Alexandre bien des Charles XII. Mais les émules de Caton et de Columelle ne furent jamais ni odieux ni ridicules.

François-Hilaire Gilbert, membre du Corps législatif, de l'Institut national, du conseil d'agriculture au ministère de l'intérieur, et de la société d'agriculture du département de la Seine, professeur et directeur adjoint de l'école vétérinaire d'Alfort, naquit à Châtellerault, le 18 mars 1757, de François Gilbert, procureur en ce lieu, et de

Il commença ses études dans sa ville natale, et fut envoyé, à l'âge de 14 ans, à Paris pour les continuer dans le collége de Montaigu, l'un des principaux de l'Université. Il manifestoit dès-lors ce caractère impétueux qui le distingua depuis, et son ardeur à faire justice par la voie la plus courte lui procura bientôt les désagrémens qu'elle entraîne toujours dans nos sociétés, amies des formes. Voyant un jour un de ses camarades maltraité par un autre, il repoussa si violemment l'agresseur, que son maître crut devoir le punir lui-même. Le jeune Gilbert étoit trop fier pour subir une peine qu'il croyoit injuste, et il alla demeurer dans un autre collége, celui du Cardinal-le-Moine. Il n'y fut pas plus heureux.

Un professeur de mathématiques, habile, mais brutal, se permit un jour de lui jeter son livre à la tête, parce que l'élève ne saisissoit pas assez vite au gré du maître une démonstration difficile. Gilbert le lui renvoya comme il l'avoit reçu, et il fallut encore quitter cette maison.

Ses parens le placèrent alors chez un procureur, pour le préparer, par la pratique des écritures, à une petite place qu'ils lui destinoient. C'étoit bien de toutes les études celle qui convenoit le moins à son genre d'esprit. Aussi fut-il bientôt jugé incapable de tout par l'homme de loi qui s'étoit chargé de le diriger; et son père, attribuant à l'inconduite le peu de succès de son fils, refusa de continuer la petite pension qu'il lui faisoit. Gilbert se retira dans une espèce de grenier, au fond d'un faubourg, où il fut réduit à vivre d'alimens grossiers qu'il préparoit lui-même. Il y passa gaîment plusieurs mois, sans autre société que les livres qu'il empruntoit. Si mon père me voyoit, disoit-il un jour à un ami qui étoit venu l'y surprendre, il ne m'accuseroit pas de mener une vie trop voluptueuse.

Un hasard heureux vint le tirer d'un état aussi précaire. Un jour lisant Buffon, il fut frappé de l'éloge pompeux que ce grand naturaliste fait du cheval, et conçut un vif desir de connoître en détail ce noble animal. Il s'informe; il apprend qu'il existe une école où le Gouvernement entretient des jeunes gens pour les former à l'art vétérinaire.

Son parti est pris à l'instant. Il quitte sa retraite, et se présente seul et sans protecteur à l'audience du

ministre : M. Necker l'étoit alors. Frappé de l'air assuré de ce jeune homme, il le fit examiner par un intendant des finances, et, sur le rapport avantageux de ce dernier, il lui donna une place gratuite à l'école d'Alfort.

Gilbert, déja fort instruit, et placé au milieu de jeunes gens la plupart dénués d'études préliminaires, ne pouvoit tarder à être remarqué. On lui confia le soin de faire répéter les leçons aux élèves les moins avancés; on lui fit traduire du latin quelques ouvrages relatifs à l'art vétérinaire, et le directeur de l'école le prit pour son secrétaire particulier.

Ces distinctions en faveur d'un nouveau venu étoient plus que suffisantes pour exciter la jalousie : cependant elles étoient si justes, et le caractère franc et ouvert de celui qui les recevoit laissoit si peu de prise à la haine, que Gilbert conserva toujours l'attachement de ses camarades, et que plusieurs d'entre eux parlent encore de lui avec une sorte d'enthousiasme.

Il n'avoit été que trois ans élève d'Alfort, lorsqu'il en fut nommé professeur, c'est-à-dire lorsqu'il devint le collègue des Daubenton, des Vicq-d'Azyr et des Fourcroy.

La vivacité de l'esprit, la rapidité et l'abondance de l'élocution, qui ne font pas toujours le savant profond, sont les premières qualités du professeur; c'est en mettant lui-même à ce qu'il dit toute la chaleur d'un vif intérêt, qu'il sait en inspirer à ceux qui l'écoutent.

Gilbert, qui possédoit toutes ces qualités dans un degré éminent, eut le plus brillant succès, et ce fut

seulement alors que son père se réconcilia avec lui, s'apercevant que le choix que son fils avoit fait de lui-même valoit au moins celui auquel il avoit voulu le contraindre.

Divers prix qu'il remporta sur des questions relatives à l'agriculture, proposées par quelques académies, le firent bientôt connoître dans un cercle plus étendu que celui de son école. La principale de ces questions fut celle des prairies artificielles, que plusieurs sociétés d'agriculture proposèrent presque en même temps.

Les vues qui doivent diriger dans la solution des problèmes de cette espèce sont si peu appréciées, même par la plupart des savans, que quelques réflexions à ce sujet ne paroîtront pas déplacées ici.

Cette étonnante variété de plantes et d'animaux qui revêtent et qui animent la surface du globe, n'est pas composée d'un nombre d'élémens aussi considérable qu'on pourroit l'imaginer. L'analyse chimique réduit presque toutes leurs parties en quelques substances combustibles, la plupart volatiles. Un peu de charbon, d'azote, d'hidrogène, combinés en diverses proportions, soit entre eux, soit avec l'oxigène, voilà, avec un peu de terre, ce qui fait la matière de ces êtres si admirables et si diversifiés.

Ces élémens leur viennent du sol et de l'atmosphère : les plantes les tirent de l'un par leurs racines, de l'autre par leurs feuilles; les animaux les reçoivent déja élaborés par les plantes, et, selon que la multiplication de ces deux règnes est plus ou moins active, la masse des

élémens combinés est plus ou moins forte, proportionnellement à celle des élémens libres ; et cette proportion peut varier à l'infini, depuis les immenses plaines sablonneuses de l'Afrique et de l'Arabie, où jamais l'œil du voyageur ne se repose sur la moindre verdure, jusqu'à ces vallées plantureuses de nos climats tempérés, où d'épaisses forêts, de gras pâturages, de nombreux troupeaux, des guérets surchargés de récoltes, attestent l'influence bienfaisante d'un travail opiniâtre et sagement dirigé.

Car l'agriculture n'est que l'art de faire en sorte qu'il y ait toujours, dans un espace donné, la plus grande quantité possible d'élémens combinés à la fois en substances vivantes.

Quelque bizarre que cette définition puisse paroître à ceux qui n'y ont pas réfléchi, c'est la seule qui exprime dans toute sa généralité le véritable problème que l'agriculture se propose. Cette combinaison est le but commun auquel tendent tous ceux qui s'occupent de cet art, depuis le ministre qui dirige et le savant qui médite, jusqu'au manœuvre qui retourne la terre sans savoir ni s'informer pourquoi.

Mais parmi ceux qui se livrent aux travaux de l'agriculture, et parmi ceux qui jouissent de ses produits, il en est bien peu qui sachent combien il est difficile de faire arriver ces produits à cette plus grande quantité possible.

Les élémens qui composent les corps organisés tendent sans cesse à se disperser, et se disperseroient bientôt s'ils

n'étoient sans cesse ramenés dans la circulation organique par la force de la génération et de la nutrition ; si, à l'instant où une plante est dans sa force, il ne se trouvoit à point nommé un animal pour s'en nourrir ; si la terre ne recevoit des animaux en engrais ce qu'elle leur donne en fourrage ; si des végétaux choisis ne forçoient pas l'atmosphère à rendre au sol ce que celui-ci perd par l'exportation de ce qu'il a fait naître. C'est comme dans la circulation politique, où la masse du numéraire ne contribue pas autant à l'aisance générale que la rapidité de son mouvement.

Mais pour que l'agriculteur se détermine à toutes les peines et à toutes les avances qu'un tel travail exige, il faut qu'il soit assuré que ses produits seront consommés précisément dans la même proportion qu'il les obtiendra.

La juste proportion entre les terres à blé et les terres à fourrages, le choix des espèces les plus productives et les plus appropriées à chaque terrain, la perfection de tous les procédés de leur culture ne suffisent donc pas : il faut souvent que les habitudes des peuples, leur façon de se vêtir, de se nourrir, soient encore modifiées, pour arriver à la solution la plus parfaite de ce grand problème ; et cependant c'est du résultat de tant de rapports compliqués que dépend la prospérité des Empires. L'homme, ce roi des autres espèces, ne subsiste qu'à leurs dépens, et c'est leur multiplication qui fait la base de la sienne. N'ayez point assez de bestiaux, et bientôt vos champs effrités ne présenteront plus qu'un sol aride

et épuisé ; ayez-en trop, et à la moindre interruption de commerce le peuple viendra vous demander en tumulte ce pain que l'étranger ne lui apportera plus.

Or, ces nombreuses difficultés, la question des prairies artificielles les embrasse toutes ; c'est le pivot de l'agriculture, la clef du système de cet art : il n'en est aucune branche qui ne soit plus ou moins liée à celle-là.

Gilbert la traita d'une manière digne de son importance. Il parcourut à pied toute la généralité de Paris ; il consulta les fermiers intelligens ; il fut souvent obligé de les épier, et exposé à des refus, des humiliations même, avant d'arriver à connoître quelques pratiques secrètes. Il examina l'exposition, la nature du sol, les débouchés de chaque canton, étudia les plantes qui pouvoient réussir dans chacun d'eux, et déduisit de ce grand amas de faits le système de division le plus avantageux, les moyens les plus simples de l'introduire et de vaincre les obstacles qui s'y opposoient.

Un des résultats les plus curieux de ses recherches, c'est que le système de culture que ses méditations et son expérience lui avoient indiqué comme le plus avantageux, se trouva être précisément le même que les Romains observoient dans les temps les plus florissans de la République.

Comment se fait-il que nous soyons si instruits des crimes et des malheurs des anciens peuples, et que nous connoissions si peu les procédés de leur industrie ? et pourquoi avons-nous été si long-temps à retrouver la trace de leurs pratiques agricoles, tandis que leur ambi-

tion, leur tyrannie et leur bassesse n'ont manqué d'imitateurs dans aucun siècle ?

Ce mémoire de Gilbert n'a pas eu le sort de tant d'ouvrages couronnés sans doute faute de concurrens, mais bientôt après condamnés au tribunal du public. Il est regardé encore aujourd'hui comme un livre fondamental dans cette partie, et il a déja été réimprimé deux fois.

Les matériaux et les idées qui avoient servi de base à son travail n'étoient pas si particuliers à la généralité de Paris, qu'ils ne pussent aussi être utiles aux provinces voisines ; il les employa de nouveau pour répondre à des questions à peu près semblables, proposées par l'Académie d'Amiens et par celle d'Arras, et il en obtint les mêmes récompenses.

Ces écrits l'ayant fait connoître du ministère, il fut dès-lors consulté sur les questions délicates de l'administration, et chargé de plusieurs missions qui exigeoient du talent et de la probité.

M. de Tolosan, intendant du commerce, l'envoya en Angleterre pour y étudier la manière de conduire les moutons à laine longue, et pour tâcher d'en introduire la race dans nos provinces septentrionales ; opération bien importante pour nos manufactures d'étoffes rases, qui tirent leurs laines d'Angleterre, comme celles de draps les tirent d'Espagne, tandis qu'il nous seroit si aisé de faire naître chez nous ces matières premières.

Le Gouvernement l'employa ensuite contre un grand nombre d'épizooties ; mission souvent odieuse à ceux mêmes qu'elle doit sauver, lorsqu'elle commence par la

destruction des animaux infectés, et toujours pénible dans ces campagnes éloignées où le peuple croupit dans la superstition, la paresse et la misère : souvent Gilbert vit des paysans refuser d'employer pour leurs bestiaux d'autre remède que l'eau bénite.

Lorsque la révolution eut détruit les entraves que la féodalité opposoit aux progrès de l'agriculture, on imagina qu'il suffiroit d'éclairer les gens de la campagne pour exciter leur industrie. Des instructions populaires sur divers objets d'économie rurale furent imprimées et répandues dans les départemens : Gilbert en composa quelques-unes, et on remarque dans le nombre plusieurs traités de médecine vétérinaire qui seront toujours cités comme des ouvrages utiles.

Nommé membre de la commission, et ensuite du conseil d'agriculture, il contribua avec ses collègues à la création d'un établissement où toutes les expériences devoient se faire en grand, et qui devoit être la source d'une foule d'améliorations dont notre économie rurale éprouve encore le besoin.

On peut dire qu'il combattit comme sur la brèche pour défendre cet établissement, lorsqu'une politique pusillanime et une économie ruineuse se liguèrent pour le dénaturer.

Espérons que dorénavant un Gouvernement paternel, prévoyant, se chargera lui-même de défendre la portion d'établissement de ce genre qui nous reste encore, et que l'appât d'un peu d'or présent n'empêchera plus de voir les bienfaits que promet l'avenir.

Dès l'époque désastreuse de 93, Gilbert avoit, de concert avec les mêmes collègues, employé le plus grand courage à préserver de la destruction un superbe troupeau de moutons espagnols, que notre confrère Chanorier, obligé de fuir, avoit laissé à sa terre de Croissy. Lorsque tant de malheureux ne retrouvoient que de tristes débris des plus belles fortunes, cet excellent citoyen fut bien étonné de revoir sa plus précieuse propriété dans un meilleur état qu'il ne l'avoit quittée. On ne sait que trop qu'alors il n'y avoit pas par-tout de tels dépositaires.

Mais tous ces services rendus à sa patrie n'étoient rien, aux yeux de Gilbert, auprès de ceux qu'il espéroit lui rendre dans la dernière mission qu'il reçut.

Après une guerre courte et glorieuse pour nos armes, l'Espagne avoit fait sa paix avec la France. Un des articles du traité nous cédoit la moitié de Saint-Domingue, c'est-à-dire qu'il nous permettoit de la conquérir; un autre, resté d'abord secret, nous accordoit la faculté d'acheter en Espagne quelques milliers de ces moutons dont la superbe laine alimente encore aujourd'hui presque toutes nos manufactures de draps.

Prétendre sans restriction que ce dernier article étoit plus avantageux que l'autre, ce seroit encourir l'imputation de philosophie, aujourd'hui si odieuse à certaines gens; mais on conviendra du moins que, dans l'état où se trouvoient alors nos propres colonies, il n'y avoit pas de comparaison.

Cependant ceux qui furent successivement portés à la tête des affaires, depuis le traité de Bâle, eurent trop à

s'occuper de leur propre existence pour pouvoir penser à des améliorations lentes ; et quoique le terme de l'exportation fût fixé à cinq ans, il s'en étoit déja passé trois sans qu'on eût songé aux moyens de l'effectuer.

Gilbert saisit un moment de calme pour lire sur cet objet, dans une de nos assemblées, un mémoire pressant, qui fut imprimé par ordre de la classe, et adressé par elle au Gouvernement. Un ministre, membre de l'Institut, qui n'a jamais manqué une occasion de servir l'agriculture, fit ordonner l'exécution de cette mesure, et Gilbert eut la satisfaction d'être lui-même chargé de cette mission délicate.

Que l'on juge de sa joie à cette nouvelle. L'Espagne bénit encore la mémoire de don Pèdre IV de Castille, et l'Angleterre celle d'Édouard IV, parce que ces princes donnèrent à leur pays les beaux troupeaux qui en font la principale richesse. Gilbert avoit toujours offert ces exemples à l'administration. L'instant étoit enfin venu où ses conseils alloient être suivis, où la France alloit jouir des mêmes avantages que ces pays rivaux ; et c'étoit lui-même qui étoit chargé de les procurer ; c'étoit son nom qui alloit s'attacher à cette glorieuse époque. On le vit, rayonnant de plaisir, annoncer cette nouvelle à ses amis. Ce fut avec une sorte de transport qu'il se prépara à quitter sa famille pour un voyage qui lui paroissoit devoir être si court, si utile, et si instructif.

Il ne prévoyoit guère les obstacles et les chagrins qui

l'attendoient ; il n'imaginoit pas qu'il ne lui seroit plus donné de revoir sa patrie.

Les premiers de ces obstacles, qui tenoient à la nature même des choses, ne furent pas les plus fâcheux.

On sait qu'encore aujourd'hui, dans le plus beau climat de l'Europe, l'Espagne croit devoir gouverner ses troupeaux comme ces peuples nomades confinés dans les plaines stériles de l'Afrique et de la Tartarie. Au lieu de préparer dans chaque ferme la quantité de fourrage nécessaire aux moutons, on les fait errer de province en province, suivant les saisons, pour chercher des pâturages. Des millions de ces animaux descendent en automne des montagnes de Galice et de Léon, et vont peupler pendant l'hiver les riches plaines de l'Andalousie et de l'Estremadure, d'où ils repartent au printemps. Une bande de terrain d'une largeur énorme est réservée pour leur passage, et perdue pour l'agriculture : les lois défendent sévèrement d'en enclore ni d'en cultiver aucune partie. On observe dans ces voyages la même discipline que dans ceux d'une armée ; chaque grand troupeau, ou *cavagna*, de 40 à 50,000 bêtes, se subdivise en troupeaux plus petits, conduits chacun par un berger d'un ordre inférieur. Ceux-ci obéissent à un chef commun nommé *mayoral*. Des boulangers, des valets de toute espèce marchent à la suite ; on avance en colonnes et à petites journées. Ce n'est qu'à l'époque de la tonte que les troupeaux se rassemblent, et que leurs propriétaires viennent en faire la revue ; ce n'est aussi qu'alors qu'on peut acheter avec avantage et choisir sur un grand nombre ;

tandis que le reste de l'année il faut courir après ces troupeaux errans, et prendre ce qu'on vous présente.

Or Gilbert fut tellement entravé, qu'il manqua deux ans de suite cette époque favorable. D'abord les propriétaires des troupeaux, soit par une sorte de patriotisme assez raisonnable, soit par la crainte de déplaire à la cour, refusèrent, sous toute sorte de prétextes, de lui rien vendre. Il fallut solliciter des lettres du Roi pour les engager à être moins opiniâtres; et lorsqu'eux-mêmes eurent cédé, il fallut vaincre encore les refus des bergers, qui regrettoient de voir partir les beaux individus de leurs troupeaux. Ces lenteurs se compliquèrent avec les retards dans les paiemens qui devoient venir de France. Par une fatalité qui semble attachée à la nature humaine, les peuples achètent l'or à tout prix pour s'entre-détruire, et ne disposent jamais de rien quand il s'agit de se rendre heureux chez eux.

On avoit promis à Gilbert de faire arriver avant lui à Madrid toutes les sommes qui avoient été jugées nécessaires, et ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois de séjour qu'il reçut une lettre de crédit allant à peine au tiers de ce qu'il lui falloit; encore au moment où il alloit l'employer, son banquier reçut-il ordre de la réduire à moitié : de sorte qu'il ne put disposer que d'une misérable somme de trente mille francs pour une opération où il auroit fallu prodiguer des millions. Soit impuissance ou négligence de la part des chefs, soit infidélité de la part des agens, toutes ses sollicitations, toutes celles de ses amis de France furent impitoyablement

éconduites pendant plus d'une année. Il fut obligé d'engager son propre patrimoine pour acquitter des dettes d'autant plus sacrées à ses yeux qu'elles intéressoient l'honneur de sa patrie ; et ce ne fut qu'avec peine qu'il obtint le supplément nécessaire pour se tirer des cruels embarras où l'avoit mis sa confiance en ceux qui l'envoyoient.

Que l'on juge des chagrins qui devoient l'accabler. Il se flattoit, en partant, d'avoir tout fait en trois mois ; il attachoit à ce travail la gloire de toute sa vie ; et après deux ans de traverses, de fatigues incroyables, de contrariétés de tout genre, et même d'humiliations, le troupeau qu'il étoit parvenu à rassembler étoit à peine le tiers de ce qu'il auroit dû être.

Ces chagrins achevèrent ce que les fatigues avoient commencé. On sait combien les voyages sont pénibles en Espagne, pays sans grandes routes, sans auberges, sans aucun secours pour les étrangers. Mais les désagrémens des provinces fréquentées ne sont rien en comparaison de ceux que Gilbert éprouva dans les montagnes de Léon, le pays le plus sauvage de tout le royaume.

Il fut obligé de les parcourir dans une saison pluvieuse, presque toujours à pied, et traînant son cheval le long des précipices, couchant dans les huttes des pâtres au sommet des rochers, souvent au-dessus de la région des nuages. Il y gagna une fièvre tierce que l'abattement de son esprit fit bientôt dégénérer en une fièvre maligne qui l'emporta en neuf jours.

Aussi long-temps qu'il conserva un peu de force,

il ne cessa d'étudier et de recueillir tout ce qu'il crut pouvoir être utile. Ces glands doux, préférables aux châtaignes, et qu'on dit avoir fait la première nourriture des hommes; la pistache de terre, plante singulière dont le fruit est attaché aux racines; des boutures des seps qui produisent ces vins si célèbres dans toute l'Europe, furent envoyés par lui au ministre. Il porta encore une attention particulière sur ces fameux haras de l'Andalousie, qui fournissoient jadis les chevaux les plus estimés de l'Europe, et que la manie réglementaire, aussi funeste à l'agriculture qu'aux autres branches de l'industrie, a tant fait dégénérer de leur ancienne splendeur. Le mémoire qu'il envoya à ce sujet à l'Institut national seroit digne d'être médité par les administrateurs espagnols.

On voit, dans les dernières lettres qu'il écrivoit au ministère, pour essayer encore de réveiller sa sollicitude en faveur de ce troupeau si chèrement acquis, le pressentiment qu'il n'auroit pas le bonheur de le ramener lui-même en France. Il y indiquoit, avec le plus tendre intérêt, les précautions nécessaires pour le transporter, le recevoir, l'acclimater, et le distribuer de la manière la plus profitable.

Il faut avoir connu Gilbert pour comprendre comment de simples contrariétés purent lui devenir si funestes. L'air de son visage, l'éclat de ses yeux, faisoient connoître, au premier aspect, la vivacité de son caractère et la chaleur de son ame. Agreste comme sa profession, il n'avoit nulle idée de ces détours par lesquels la plupart

des hommes prétendent être forcés de passer pour arriver au bien. Il étoit d'un patriotisme ardent ; et cependant il n'imita point tant d'hypocrites qui ne surent jamais montrer leur zèle pour le bien public qu'en faisant des malheurs particuliers. Il protégeoit au contraire de préférence ceux qui appartenoient au parti persécuté, et, dans les diverses vicissitudes de la révolution, le pouvoir a changé assez souvent de main pour lui donner occasion de prouver que c'étoit l'infortune et non les opinions qu'il protégeoit. Plusieurs fois des hommes de partis opposés furent étonnés de trouver dans sa maison un asyle commun.

Qu'on nous permette de raconter un des traits qui peignent le mieux la délicatesse et l'étendue de sa générosité.

Dans ce temps où la destitution entraînoit les fers, et où les fers annonçoient la mort, un de ses collègues, que des liaisons avec l'une des principales victimes de cette époque funeste avoient rendu suspect, perdit sa place et fut enfermé à Saint-Lazare. Tant que sa détention dura, Gilbert portoit, chaque mois, à la femme de cet ami la moitié de ses propres appointemens, lui laissant croire que c'étoient ceux de son mari, afin qu'elle ne se doutât pas de sa destitution, et qu'elle ne vît point toute l'étendue du danger qu'il couroit.

Un trait moins intéressant par lui-même mérite encore d'être rapporté, à cause d'un heureux concours de circonstances qui le récompensa immédiatement de sa bonne action.

Lorsqu'il entra en Espagne, les routes étoient infestées

de voleurs, restes de la guerre qui avoit désolé la frontière ; et comme on ne pouvoit voyager qu'en troupe et bien armés, il s'étoit arrangé pour faire route commune avec plusieurs marchands. Une Française dont la grandeur passée n'a fait qu'aggraver les malheurs présens, apprenant qu'un de ses compatriotes passoit dans son voisinage, le fait prier de venir la trouver. Gilbert imaginant bien qu'il n'entendroit que des plaintes auxquelles il ne pourroit donner aucun remède, refusa d'abord de quitter sa caravane ; mais un instant de réflexion le rappela à son caractère, et il se détourna de plusieurs lieues pour porter à cette dame au moins quelques consolations.

Précisément dans cet intervalle, la troupe qu'il venoit de quitter fut battue et dévalisée par les brigands : son humanité lui fut plus utile que ne l'auroient été ses précautions ; il passa sain et sauf quelques heures après.

Tel fut l'homme estimable que nous regrettons. Sa mort a plongé ses amis dans le deuil ; elle a laissé dans l'abandon une famille intéressante ; et, ce qui doit sans doute être dit dans son éloge, elle a fait vaquer à l'Institut une place que jusqu'à présent la classe des sciences physiques n'a cru pouvoir remplir. C'est aussi là une sorte d'hommage qui prouve mieux que tous les discours l'étendue de la perte qu'elle a faite.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR

JEAN DARCET,

PAR G. CUVIER.

Lue à la séance publique de l'Institut national le 15 nivose an 10.

PARIS.

BAUDOUIN, IMPRIMEUR DE L'INSTITUT NATIONAL.

FRUCTIDOR AN X.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

JEAN DARCET.

Nous l'avouons, ce n'est pas sans crainte que nous venons encore vous entretenir de l'un de nos confrères. L'exposé de découvertes récentes vous intéresseroit peut-être plus que des détails répétés sur des travaux anciens; mais c'est pour nous un devoir de rendre ces hommages à la mémoire des hommes utiles aux sciences et à l'humanité. Le souvenir des liens qui nous attachoient à eux nous fait exercer, il est vrai, ce touchant ministère avec le zèle du sentiment; mais le souvenir de leurs services ne vous porteroit-il pas aussi à prendre part à ces actes solennels de notre douleur, ou du moins à les excuser?

Quelques personnes reprochent aux éloges académiques de n'être pas l'expression entière de la vérité, et de pallier trop souvent les fautes et les erreurs de ceux qu'ils ont pour objet : et sans doute ce n'est pas lorsque nos regrets sont encore dans toute leur force; ce n'est pas lorsque nous parlons, pour ainsi dire, encore appuyés

sur l'urne funéraire d'un maître ou d'un ami, que l'on peut exiger de nous la froide impartialité de l'histoire. Mais n'y a-t-il pas en cela même une utilité particulière, et cette ingénieuse recherche de tout ce qu'un homme eut de louable ne peut-elle pas aussi profiter à l'humanité ? Les moralistes ordinaires sondent les replis les plus profonds du cœur humain pour y poursuivre et y dévoiler l'orgueil, la foiblesse et la vanité, sources impures et cachées de tant de vertus apparentes. Ils feroient presque pardonner le vice, tant ils prouvent qu'il est commun. On entend à cette tribune des moralistes d'une autre espèce : ils analysent aussi les ressorts secrets de notre intelligence et de notre volonté, mais leur but est plus consolant ; c'est de montrer que ces travers ou ces fautes, que la médiocrité aime tant à reprocher aux hommes de génie, ont presque toujours leur source dans des principes honnêtes, dans des penchans vertueux. Ils exercent d'avance l'office du temps, en effaçant les taches dont les contemporains ne se plaisent que trop à couvrir le mérite, et en montrant à l'émulation de la jeunesse l'image des grands hommes, entourée seulement de leur gloire, et telle que la postérité la verra, lorsque la jalousie aura cédé la place à la reconnoissance.

Sans doute il en est quelques-uns qui ont rendu cette bienveillance recherchée trop nécessaire à leur mémoire, et dans l'éloge desquels on n'oseroit se permettre ces réflexions, parce qu'elles seroient un trop fort correctif du bien qu'on diroit d'eux ; mais si jamais on peut les énoncer sans en craindre l'application, c'est en parlant

de l'homme qui fait le sujet de ce discours. Jamais aucun n'eut moins besoin des artifices d'un orateur, et ne put être montré plus aisément sous toutes ses faces : tout en lui fut bon, de ce bon simple et sans apprêts, qui paroît tel à tout le monde ; et les talens, la candeur et la probité s'allioient si heureusement dans son caractère, qu'on ne pouvoit le connoître sans le respecter et sans le chérir.

Une partie de sa jeunesse se passa dans l'adversité. Son père étoit magistrat, et vouloit qu'il se préparât à lui succéder : un goût naissant pour la physique lui faisoit préférer l'étude de la médecine à celle de la jurisprudence. Une marâtre aigrissoit encore l'humeur qu'occasionnoient ces différens, et le jeune Darcet se vit forcé de quitter la maison paternelle, et se rendit à Bordeaux pour s'y livrer à son penchant favori.

C'est par un tel combat sur le choix d'un état que commence l'histoire de presque tous nos confrères. Rarement les parens consentent-ils à ce que leurs enfans courent la périlleuse carrière des travaux de l'esprit ; et certes on ne peut blâmer leur prudence ; car le dernier des états est sans doute celui de l'homme de lettres sans talens, comme le plus méprisable est celui de l'homme de lettres sans courage.

Mais ceux qui ont vraiment reçu de la nature la noble destination d'éclairer leurs semblables sentent leurs forces, et c'est à la fois une sûre pierre de touche des deux qualités que cette destination suppose, quand ce charme ineffable qu'on éprouve à la recherche de la

vérité fait mépriser l'indigence et l'abandon momentané des hommes. Darcet subit complétement cette terrible épreuve. Son père lui refusa toute espèce de secours, et transporta son droit d'aînesse aux enfans d'un second lit; en sorte qu'il se trouva bientôt dans une détresse si profonde, qu'il fut obligé, pour vivre, de donner des leçons de latin aux enfans d'un savetier.

Heureusement pour lui et pour les sciences, un de ses camarades d'études, Roux, connu depuis à Paris comme professeur de chimie aux écoles de médecine, approchoit du célèbre Montesquieu : il lui fit part de la situation de Darcet, et l'engagea à se le faire amener. Le président, voyant un jeune homme spirituel, instruit, modeste, et qui ne paroissoit pas né pour cette infortune, prit à lui l'intérêt le plus vif; et s'étant assuré de l'honnêteté de ses mœurs et de l'étendue de ses connoissances, il lui confia l'éducation de son fils, et l'amena à Paris en 1742.

Darcet passant subitement de la société de gens vulgaires et mécaniques dans celle d'un homme que sa réputation et son rang lioient avec les personnages les plus illustres, ne s'y trouva point déplacé : il obtint bientôt l'estime et l'amitié de son protecteur, devint le confident de ses travaux, et fut sur-tout employé par lui à recueillir et à ordonner les immenses matériaux de l'*Esprit des Lois;* il assista en quelque sorte à la création de cet ouvrage, qui ne lui présentoit plus cette jurisprudence étroite qui l'avoit tant rebuté, mais qui le faisoit jouir du spectacle nouveau pour lui de la

nature des choses, aussi impérieuse dans la formation des liens qui unissent les hommes, que dans celles des lois qui régissent les corps inanimés. Aussi possédoit-il parfaitement ce livre immortel ; et personne n'entendoit mieux et ne citoit plus à propos ces lignes si concises et d'un sens si profond, que les gens ordinaires trouvoient jadis obscures, et dont les événemens de nos jours ont donné un si lumineux et quelquefois un si effrayant commentaire.

Cette intime confiance ne finit qu'avec la vie de Montesquieu, et ce fut même alors que celui-ci en donna la plus grande preuve. Persécuté en vain sur son lit de mort pour rétracter des passages de son livre qui n'avoient pas paru conformes à l'opinion dominante, il s'aperçut que ceux qui l'obsédoient, désespérant de réussir dans leur entreprise, vouloient au moins glisser dans ses papiers quelque écrit qui contiendroit une rétractation, et qu'on donneroit comme de lui quand il ne seroit plus. Ses parens étoient gagnés, et ses amis absens : ce fut à Darcet qu'il eut recours ; il lui remit les clefs de ses manuscrits ; et celui-ci fut obligé d'employer la force pour ne pas se les voir arracher. Ce dernier acte par lequel son ami lui léguoit en quelque sorte le soin de son honneur, l'avoit touché au point que c'étoit celui des événemens de sa vie qu'il rappeloit avec le plus de complaisance, et il ne le faisoit jamais sans une vive émotion. Il y ajoutoit, lorsqu'il étoit avec ses amis, des détails sur les efforts de l'intrigue pour avilir un grand homme, bien remarquables, mais trop bas

pour que je puisse les rapporter dans une assemblée grave, sur-tout à une époque où la connoissance en seroit inutile, puisque nous sommes sans doute pour jamais débarrassés de la crainte de les voir renaître.

L'éducation du jeune *Secondât* sous les yeux d'un père tel que Montesquieu, avoit obligé Darcet de faire une étude approfondie des belles-lettres ; il en a fait preuve dans les notes dont il a enrichi le *Traité des questions naturelles de Sénèque*, ce monument curieux des connoissances ou plutôt de l'ignorance des anciens sur la physique.

Je n'aurois pas parlé d'un avantage qui semble appartenir à toute éducation libérale, si on ne paroissoit y donner trop peu d'attention dans celle d'aujourd'hui. Quelques jeunes gens qui se livrent aux sciences avec succès négligent, dit-on, les lettres, et cependant celles-ci sont un besoin pour les premières. Qu'on se rappelle l'histoire des hommes qui ont le plus étendu le domaine des sciences, et l'on verra bientôt qu'il est plus nécessaire qu'on ne croit, pour apprendre à bien raisonner, de se nourrir des ouvrages qui ne passent d'ordinaire que pour bien écrits. En effet, les premiers élémens des sciences n'exercent peut-être pas assez la logique, précisément parce qu'ils sont trop évidens, et c'est en s'occupant des matières délicates de la morale et du goût, qu'on acquiert cette finesse de tact qui conduit seule aux hautes découvertes. Comment d'ailleurs un homme capable de trouver des vérités nouvelles dédaigneroit-il l'art de les imprimer dans l'esprit des autres, par cette

justesse d'expression, par cette vivacité d'images, charme des cœurs sensibles, et mérite éternel des ouvrages classiques ?

Tout en s'occupant de son élève, Darcet continuoit à étudier la médecine, et de toutes ses branches c'étoit la chimie qui le charmoit le plus, parce que c'étoit celle qui lui paroissoit la plus féconde en vues nouvelles et utiles. Son application le rendit bientôt l'élève chéri de Rouelle, qui lui-même s'étoit, à force de travail, élevé de la condition d'un pauvre paysan au rang des professeurs célèbres.

Rouelle étoit un de ces hommes qui, par une grande vivacité d'élocution, par des idées hardies, une méthode vaste et simple à la fois, savent communiquer même aux gens du monde l'enthousiasme dont ils sont remplis pour leur art.

Un jeune seigneur, passionné pour toutes les sortes de renommées, le comte de Lauraguais, faisoit les frais de ses cours, et fréquentoit souvent son laboratoire. Il y fut bientôt frappé du zèle et de l'intelligence de Darcet et de son ami Roux, qui étoit venu le trouver à Paris. *Celui-ci*, nous dit M. de Lauragais dans des notes qu'il a bien voulu nous remettre, et dont nous avons tiré plusieurs faits intéressans, *avoit cet esprit qui promet de la capacité ; mais il étoit atrabilaire. Darcet étoit bon, simple et gai. Je demandai à Roux son amitié ; mais je donnai la mienne à Darcet, et dès-lors nous fûmes inséparables.*

Le hasard voulut que les premiers travaux communs

des deux nouveaux amis fussent fort étrangers à cette chimie qui les avoit liés, et, au lieu d'un laboratoire, ce fut dans les camps que Darcet eut d'abord à suivre son protecteur.

Il fit avec lui la campagne de 1756, et assista à la bataille d'Hastembeck. Il la vit de près ; car un boulet à ricochet l'ayant couvert de terre, son cheval effrayé l'emporta au milieu de la mélée. Des officiers de sa connoissance vouloient le faire retirer : *Non*, dit-il en riant ; *je ne serois peut-être pas venu ; mais, puisque j'y suis, je suis bien aise d'observer par moi-même les gens qui font, pour vivre, le métier de s'entretuer.*

Pendant la campagne de 57, Lauraguais et Darcet profitèrent de l'occupation du pays d'Hanovre pour visiter les mines du Hartz. Ils y passèrent, à diverses reprises, plusieurs jours sous terre, *ayant seulement soin*, dit toujours le premier dans ses notes, *de s'informer de temps en temps de ce qui arrivoit dessus.* Ils apprirent trop tôt que M. de Soubise venoit d'y être battu à Rosbach, et ils se hâtèrent de rejoindre l'armée, où ils se trouvèrent à la défaite de Crevelt. Le régiment de M. de Lauraguais y ayant été détruit, il aima mieux venir faire de la chimie que d'en lever un autre, et il ramena Darcet à Paris.

Rien ne fut épargné dès-lors pour leurs expériences communes, et sur-tout pour leurs recherches sur les arts : les principales eurent la porcelaine pour objet.

Cette poterie précieuse, usitée à la Chine et au Japon depuis un temps immémorial, nous étoit apportée de là

par les Portugais depuis plus de deux siècles, lorsque le hasard enseigna à un chimiste allemand les moyens de l'imiter. C'étoit un garçon apothicaire de Berlin nommé Boetticher, qui, s'étant livré à quelques pratiques secrètes, eut le malheur de passer parmi le peuple pour posséder la pierre philosophale, et fut obligé de s'enfuir en Saxe. Il n'y fut pas plus tranquille. L'électeur ajoutant foi à ce bruit ridicule, et imaginant d'en tirer parti, fit enfermer ce malheureux avec menace de le faire pendre s'il ne lui faisoit de l'or. On imagine bien qu'un tel ordre ne lui en fit pas faire; mais, dans son embarras, il essaya tant de combinaisons différentes, qu'enfin il découvrit ce mélange heureux de terres dont la Saxe a sûrement tiré plus de profit que jamais elle n'eût pu faire du grand œuvre. Elle y attachoit un tel prix, qu'il étoit défendu, sous peine de mort, d'exporter même des échantillons de la terre qu'on y employoit. Aussi les efforts des autres nations pour l'imiter furent-ils longtemps infructueux; et le grand Réaumur lui-même, après avoir fait venir de la Chine les deux principaux matériaux de la porcelaine, et reconnu le vrai principe de sa fabrication, ne parvint cependant qu'à faire une espèce de verre, opaque et blanc, à la vérité, mais qui ne perdoit rien de sa fragilité. Les fabricans ordinaires, et la manufacture de Sèves elle-même, ne produisoient qu'une fritte composée de sable, de potasse et d'argile, qui avoit bien l'éclat extérieur de la porcelaine, mais qui se rayoit aisément, et qu'un feu médiocre changeoit en un verre noirâtre.

Lauraguais et Darcet firent, les premiers en France, une porcelaine dure et infusible, et cela non par hasard comme Boetticher, mais par une suite raisonnée de combinaisons de toutes les espèces de terres et de pierres. Aussi ne faisoit-on en Saxe que la seule espèce de porcelaine dont on avoit trouvé la recette, tandis qu'ils imitoient à leur gré toutes celles que le commerce nous apporte. C'est ce qui faisoit dire à Darcet que *les Saxons avoient bien le secret de leur belle porcelaine, mais qu'ils ne connoissoient pas l'art de faire la porcelaine.*

Qu'il nous soit permis de remarquer en passant que cet art n'auroit été ni si tardif, ni si difficile à découvrir, si la simple minéralogie s'étoit trouvée alors dans l'état de perfection où elle est aujourd'hui. Réaumur recevant le petuntzé et le kaolin de la Chine, auroit à l'instant reconnu le premier pour un feld-spath, et cette connoissance eût épargné à nos artistes quarante années de travaux infructueux.

C'est à l'Institut national qu'il appartient de rappeler sans cesse que ces études générales qu'on affecte de regarder comme de pures spéculations, nous montrent réellement les chemins les plus courts pour arriver aux meilleurs procédés des arts.

Darcet servoit à la fois la pratique et la théorie. En faisant une invention lucrative, il faisoit encore un très-bon ouvrage de chimie. Ses expériences ne donnèrent pas toutes de belles porcelaines, mais toutes fournirent des faits utiles à la science, et il les recueillit sous le titre de *Mémoire sur l'action d'un feu égal, violent et*

continué pendant plusieurs jours, sur un grand nombre de terres, de pierres et de chaux métalliques, 1766 et 1770.

Un Allemand, nommé Pott, avoit traité le même sujet; mais Darcet essaya beaucoup plus de substances; et comme il employoit un feu bien plus actif, il obtint souvent d'autres résultats. La minéralogie gagna à ce travail une meilleure distribution de ses substances, et la peinture en émail plusieurs couleurs nouvelles.

Ce même feu lui donna occasion de répéter le premier en France, et de varier les curieuses expériences que l'empereur François Ier avoit faites sur le diamant. Il vit cette pierre brillante se réduire en une fumée légère, même au travers d'une épaisse enveloppe de pâte de porcelaine; et ne faisant point attention aux pores de cette pâte, il crut d'abord qu'il n'y avoit qu'une simple évaporation sans concours de l'air. Mais de simples jouailliers prouvèrent que cette prétendue évaporation n'avoit pas lieu dans des vaisseaux mieux fermés, et Macquer vit bientôt après la flamme qui complétoit la preuve de la combustion.

On sait que, dans ces dernières années, l'analyse du produit de cette combustion a montré que la nature du diamant ne diffère que bien peu de celle du charbon. Il ne faut pas voir seulement dans ces sortes de recherches la vérité isolée qu'elles nous montrent; c'est par les vues qu'elles nous donnent sur les lois générales, et, dans ce cas-ci en particulier, sur le peu de rapport qu'il y a souvent entre les différences apparentes des corps et leurs principes réels, qu'on doit les estimer.

Darcet inventa ensuite un alliage métallique remarquable par la propriété singulière de se fondre à une chaleur moindre que celle de l'eau bouillante. Il consiste en huit parties de bismuth, cinq de plomb, et trois d'étain. Cette découverte ne dut d'abord paroître que curieuse; on ne s'en servoit que pour quelques grossières injections anatomiques : mais qui n'apprendroit à respecter jusqu'à la moindre expérience scientifique, lorsqu'on saura que c'est sur celle-là sur-tout que repose le stéréotypage, cet art qui va doubler le bienfait de l'imprimerie, en faisant pénétrer jusque dans la plus pauvre chaumière le résultat des méditations des sages?

On lui doit encore la détermination de l'énorme quantité de substances nutritives contenue dans les os, quantité qui surpasse celle que fourniroit un poids égal de chair; et il avoit annoncé depuis long-temps dans ses cours la possibilité d'extraire des os un produit semblable au suif. Ces deux découvertes pourront devenir utiles pour la multiplication d'objets d'une consommation journalière.

Mais ce n'est pas par ses découvertes seulement qu'il faut juger Darcet. Elles sont, il est vrai, pour un savant, le premier titre à la gloire; mais elles ne sont pas le seul devoir auquel il s'engage. Dix-huit ans professeur au collége de France, Darcet répandit les lumières de la chimie dans les ateliers des arts; il forma plusieurs des maîtres actuels de la science; et comme le Gouvernement, dans les rétributions qu'il accordoit aux professeurs, n'avoit point encore calculé l'influence que des

leçons bien faites peuvent avoir sur la prospérité nationale, il étoit obligé de consacrer annuellement les deux tiers de ses honoraires aux frais de son cours.

Chimiste des manufactures de Sèves et des Gobelins, il perfectionna dans l'une les procédés de la cuisson, dans l'autre ceux de la teinture. Il n'eut point à introduire dans la première son invention des mélanges nécessaires à la porcelaine dure. Le hasard avoit fait découvrir à son prédécesseur Macquer une terre toute préparée par la nature, qui rend désormais superflues les pénibles combinaisons de l'art.

Inspecteur des essais à la monnoie, il sut effrayer par une probité sévère ces intrigans que la pénurie des finances et la foiblesse du Gouvernement attirèrent pendant quelques années avec leurs projets, extravagans s'ils n'eussent été honteusement cupides.

Membre de ces grands corps scientifiques appelés à éclairer le Gouvernement sur les matières de leur ressort, les gens de lettres sur les ouvrages qu'ils leur présentent, les artistes sur les machines qu'ils inventent, espèces de tribunaux où les rapporteurs ont plus d'autorité qu'ailleurs, parce que les juges ne possèdent pas également bien toutes les branches des sciences sur lesquelles ils ont à prononcer, et où ces rapporteurs ont par conséquent besoin d'être, s'il est possible, encore plus délicats et plus laborieux, il se distingua toujours par son rare discernement et par sa sévère justice.

La plus belle occasion qu'il eut de faire preuve d'une noble impartialité, fut quand la nouvelle chimie, armée

de ses expériences, de sa nomenclature et de ses formules, vint combattre l'ancienne corps à corps, et que, nommé par l'Académie des sciences l'un des juges de ce grand défi, il lui fallut prononcer entre des opinions appuyées de l'assentiment d'un siècle entier, et des idées qui n'avoient encore de soutien qu'elles-mêmes; entre la théorie qu'il avoit enseignée toute sa vie, et celle à la découverte de laquelle il n'avoit eu aucune part. Cette dernière circonstance dit assez à tous ceux qui connoissent des gens de lettres, combien il falloit qu'il eût de franchise pour non seulement ne point s'opposer à cette nouvelle doctrine, mais même pour l'introduire peu à peu dans ses ouvrages et dans ses cours, à mesure qu'il en constatoit les bases.

D'autres questions d'un intérêt immédiat, et non moins générales, furent encore soumises à son jugement, et lui demandèrent de longs travaux : telles furent celle de l'existence de l'or dans les cendres des végétaux, celle de sa dissolution dans l'acide nitrique, celle de l'épuration du métal des cloches. Par-tout il montra la même justice et la même sagacité.

On voit que tous ces travaux de Darcet furent modestes comme lui. Il chercha toujours plus l'utilité que la gloire. Il craignoit plus d'errer qu'il ne desiroit de jouir : de-là sa réserve extrême et sa lenteur à publier. Ajoutez qu'il n'eut jamais la force, ou, si l'on veut, la folie de sacrifier les jouissances de l'amitié à l'espoir de la célébrité ; et vous verrez pourquoi, avec des moyens multipliés, il ne s'est pas placé plus haut parmi les chimistes de son siècle.

Son caractère résulte assez clairement de l'histoire de sa vie. D'une position assez triste, il a été élevé successivement jusqu'à l'une des places les plus éminentes de l'État, toujours porté par d'autres, et sans efforts de sa part comme sans résistance. Toujours content de sa situation présente, son contentement sembloit rejaillir sur tout ce qui l'environnoit; le sentiment intime qu'il en avoit lui-même ne lui permettoit pas de connoître cette triste passion de la jalousie. Dans son intérieur, une égalité d'humeur inaltérable, une gaîté douce, une complaisance à toute épreuve, eussent à peine laissé croire qu'il étoit le chef de sa famille, si la tendre vénération de tous ceux qui la composoient ne l'eût sans cesse rappelé.

On a pu se demander pourquoi, à la fin d'une grande révolution, on a porté subitement à la première magistrature un homme qui n'y avoit pris aucune part directe, et que ni l'éclat de son nom, ni son crédit, ni ses services, ne sembloient appeler à cette élévation.

Mais celui qui, dans le tumulte des partis, fut toujours respecté de tous; celui qui, pour donner asyle à l'opprimé, ne s'informa jamais de ses opinions; celui que tant d'appâts offerts à l'ambition n'enlevèrent jamais à ses travaux obscurs, et qui, dévoué sans cesse à l'utilité publique, n'en imaginoit point d'autre récompense que sa satisfaction intérieure, un tel homme n'étoit-il pas aussi un modèle à offrir aux citoyens, à une époque où il falloit donner pour base à l'édifice social la modération dans les desirs et toutes les vertus de la paix?